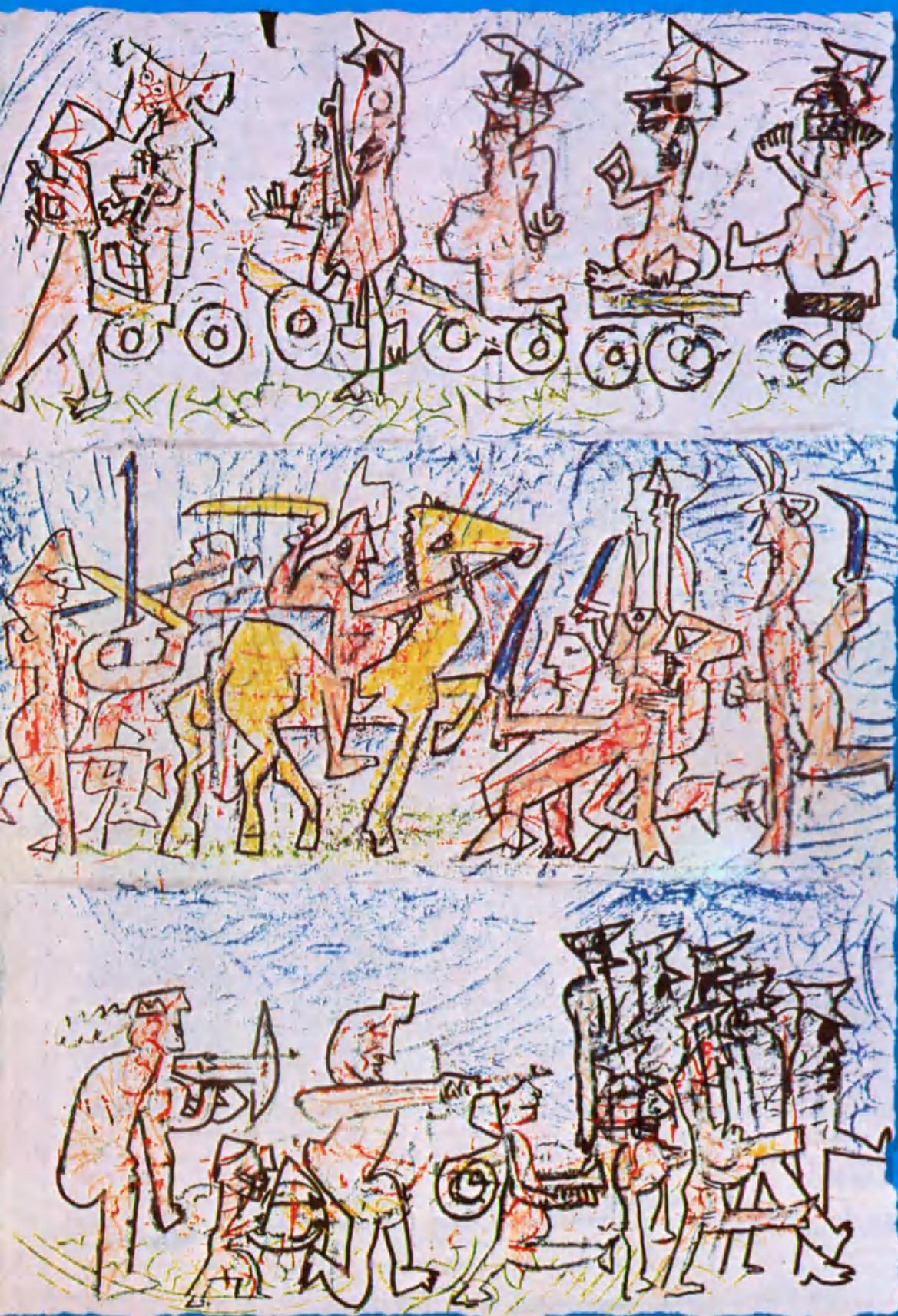


NOVEMBRE 1982 - 5 FF

Le Courrier de l'unesco



GUERRE A LA GUERRE

La parole
aux poètes :

- Adonis
- Ai Qing
- Breytenbach
- Cardenal
- Cortez
- Faye
- Ginsberg
- Labou Tan'si
- Mello
- Pritam
- Shiraishi
- Voznessenski

Le temps des peuples



Photo © Fulvio Roiter, Venise

⑦ ITALIE

Femme de Valcamonica

*Pour quoi est-ce les jours ?
C'est là que nous vivons.
Ils viennent, ils nous réveillent
Tant et tant de fois.
Ils sont pour notre bonheur :
Où vivre sinon dans les jours ?*

Philip Larkin (*Extrait du poème Les jours*)

PUBLIÉ EN 26 LANGUES

Français	Tamoul	Coréen
Anglais	Persan	Kiswahili
Espagnol	Hébreu	Croato-Serbe
Russe	Néerlandais	Macédonien
Allemand	Portugais	Serbo-Croate
Arabe	Turc	Slovène
Japonais	Ourdou	Chinois
Italien	Catalan	Bulgare
Hindi	Malais	

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais et en espagnol.

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture
Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris
Belgique : Jean de Lannoy,
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 48 francs français ; deux ans : 84 francs français. Paiement par chèque bancaire, mandat, ou CCP 3 volets 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco. Retourner à Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy - 75700 Paris.
Reliure pour une année : 36 francs.

Rédacteur en chef :
Edouard Glissant

ISSN 0304-3118
N° 11 - 1982 - OPI - 82 - 3 - 392 F

pages

-
- 4 **GUERRE A LA GUERRE**
par Jean-Jacques Lebel
-
- 5-19 **POÈMES DE :**
Adonis, Ai Qing, Breyten Breytenbach, Ernesto Cardenal, Jayne Cortez, Jean-Pierre Faye, Allen Ginsberg, Sony Labou Tan'si, Thiago de Mello, Amrita Pritam, Kazuko Shiraishi, André Voznessenski.
-
- 20 **LA POÉSIE AVANT ET APRÈS HIROSHIMA**
par Stephen Spender
-
- 22 **KOUPALA ET KOLAS: DEUX POÈTES DE LA LIBERTÉ**
par Maxime Tank
-
- 24 **SI SAINT FRANÇOIS REVENAIT...**
Le message du "Poverello" d'Assise et la société industrielle
par Carlo Bo
-
- 27 **WIFREDO LAM.**
par Francisco Fernández-Santos
-
- 28 **SZYMANOWSKI REDÉCOUVERT**
par Jerzy Waldorff
-
- 30 **BHARATI, POÈTE ET PATRIOTE**
par K. Swaminathan
-
- 32 **SAUVER HUÉ**
-
- 34 **LATITUDES ET LONGITUDES**
-
- 2 **LE TEMPS DES PEUPLES**
ITALIE : *Femme de Valcamonica*

Le Courrier du mois

GUERRE à la guerre" : en invitant une vingtaine de poètes, de toutes les régions du monde, à venir s'exprimer, par leurs poèmes, contre les forces, toujours agissantes, de l'oppression et de la destruction, l'Unesco a voulu que résonnent bien haut, sur la scène internationale, les voix de la liberté qui se confondent avec la voix de poésie.

Limité dans l'espace et, surtout, par le temps, le Courrier de l'Unesco n'a pu, à son vif regret, accueillir tous ces poètes qui prendront la parole, au Siège de l'Unesco, à Paris, le 10 décembre de cette année. Du moins nos lecteurs pourront-ils découvrir ici les poèmes, parfois inédits, de douze d'entre eux et reconnaître, sous la disparité des tons

et des cultures, la même angoisse, la même dénonciation, le même désir de fraternité et de paix.

D'autres poètes, pour d'autres raisons, sont également à l'honneur dans ce numéro. Koupala et Kolas, "pères" de la poésie biélorusse et interprètes incomparables de l'âme populaire qui ont lutté de toutes leurs forces pour la libération de leur pays. Et un écrivain majeur de la littérature tamoule, Subrahmanya Bharati, auteur d'une œuvre passionnée et toujours rayonnante. 1982 marque le centenaire de leur naissance.

Le Courrier de l'Unesco ne pouvait voir s'achever cette année sans évoquer non plus l'anniversaire de deux autres figures. Saint François, d'abord, né il

ya huit siècles, et dont l'écrivain italien Carlo Bo souligne l'actualité du message, à la fois leçon de vie et acte d'espoir. Et Karol Szymanowski, musicien polonais contemporain, injustement méconnu, qui retrouve, cette année, la place à laquelle il a droit : au côté des plus grands.

Nous nous devons, enfin, de saluer, fût-ce trop brièvement, la mémoire de Wifredo Lam, mort cette année. L'œuvre du peintre cubain, d'une rare puissance, témoigne de la dimension que peut atteindre, chez un créateur d'excellence, la rencontre des cultures.

Notre couverture :
dessin inédit de Roberto Matta.
Photo Le Courrier de l'Unesco.

GUERRE A LA GUERRE

Des poètes du monde à l'Unesco

par Jean-Jacques Lebel



Sur ses murs, dans ses jardins ou ses cours, le Siège de l'Unesco, à Paris, abrite un certain nombre de chefs-d'œuvre de l'art que cette Organisation internationale a reçus en don. Ainsi les visiteurs comme le personnel peuvent-ils admirer, entre autres, un mobile de Calder, des fresques de Picasso et de Glazounov, des céramiques de Miró, des sculptures de Moore, Giacometti, Soto, une peinture murale de Matta... Mais ce n'est pas tout ! L'Unesco recèle bien d'autres œuvres d'art qui méritent le même intérêt. Ce numéro du *Courrier de l'Unesco* en présente un large choix tout au long des pages 4 à 21. Cette statue figurative moderne, ci-dessus, représente un être humain et le monde (Pérou).

Photo Unesco

UNE manifestation de poésie à l'Unesco, fût-elle de grande envergure et novatrice, est, certes, un événement exceptionnel.

Nous avons relevé, c'est vrai, le défi posé par l'irruption de la poésie dans une institution officielle et cela n'a pas été sans difficultés, mais ce défi est proportionnel à la place énorme que la poésie devrait avoir et au rôle qu'elle devrait jouer dans un monde en crise permanente où le combat pour la culture — jamais gagné — et le combat pour la liberté — jamais terminé — ne font qu'un. Les effets à retardement de cette irruption peuvent être considérables, d'autant que les Festivals de poésie, un peu partout à travers le monde, connaissent actuellement un regain remarquable dû, sans doute, à l'effondrement de tant de valeurs culturelles, religieuses, politiques réputées sûres.

L'idée était simple, exaltante : faire en sorte que la vision et le discours poétique en tant que tels — sans contrainte ni censure — puisse se faire entendre sur la scène par définition supra-nationale de l'Unesco. Nous avons voulu donner à la verve, à la rigueur, à la passion, à la complexité des textes poétiques, la chance d'être lus en direct, de vive voix, par leurs auteurs dans un cadre prestigieux.

C'est la première fois, répétons-le, que tant de grands poètes originaires de cultures et de pays du monde entier, choisis en raison de leur seule qualité intellectuelle, sont réunis pour une manifestation d'une telle ampleur dans un tel cadre. Les grandes voix littéraires de notre temps sont très rarement écoutées en dehors des marges restreintes réservées à la pensée créatrice et utopique, que ce soit dans les pays hyper-industrialisés ou dans les pays en développement. Les sociétés où l'on écoutait réellement les shamanes et les prophètes n'existent pratiquement plus.

Cela dit, les femmes et les hommes invités ici n'arborent que leurs propres couleurs, ils ne représentent ni nations, ni ethnies, ni partis, ni églises, ni tribus, ni classes. La poésie se situe bien au-delà des appartenances du citoyen souvent engagé, par ailleurs, dans un combat social. Le poète est avant tout un être singulier, un inventeur de langage qui ose penser l'impensable et dire le non-dit. Tout poème commence par le dépassement des limites, des blocages, des aliénations qui réduisent la majeure partie de l'humanité au désespoir et au silence. Dans le cas présent, les poètes proposeront des alternatives visionnaires aux

JEAN-JACQUES LABEL, de France, écrivain, metteur en scène de théâtre et de cinéma, a publié notamment *La poésie de la Beat generation (1965)*, *Le happening (1966)* et *L'amour et l'argent (1979)*. Il est également le fondateur du festival international Polyphonix. Il s'est vu confier par l'Unesco le soin d'organiser la manifestation de poésie « Guerre à la guerre ».

massacres programmés et aux catastrophes planifiées que les futurologues militaires et les multinationales de l'armement essayent d'imposer à tous les peuples.

Au fond, la poésie ne devrait pas faire scandale dans une institution qui a pour but d'en finir avec l'hégémonie de l'inculture et de l'ignorance. C'est bien la moindre des choses que la crise structurelle qui secoue en permanence toutes les nations, sur le plan culturel comme sur le plan économique, bouleverse quelque peu les vieilles habitudes. Rappelons que ce ne sont pas ceux qui tiennent un discours poétique mais bien ceux qui préfèrent le discours de la guerre qui mettent en danger la survie de l'espèce humaine.

Grâce à la poésie il peut être question, sans abus de langage, de mettre (ne serait-ce que pour un laps de temps expérimental) " l'imagination au pouvoir ". Si la poésie en est encore là, au cœur de la question sociale, c'est parce que les autres discours — scientifique, politique, religieux, administratif — et les autres systèmes de croyance, de perception et d'expression, se sont montrés incapables de penser la crise actuelle du monde. La poésie, quant à elle, utilise cette crise comme matière première, elle tire sa légitimité de sa rupture d'avec les idées reçues, les discours édifiants, les exposés dogmatiques, la langue de bois du Pouvoir, le babil des médias et la médiocrité culturelle dominante mondialisée par l'audiovisuel. La poésie est en dissidence par rapport aux normes et aux coutumes industrielles, elle ouvre une voie royale : celle de l'aventure de l'esprit irréductible et souverain. Le travail poétique restitué à ses fervents l'usage d'une parole et d'une langue différentes et permet à l'individu d'assumer sa singularité, ce qui, à l'heure de la robotisation et de la massification, remplit une fonction essentielle. A l'ère nucléaire on peut encore, comme dans l'Antiquité — que ce soit en Orient ou en Occident, en Afrique ou aux Amériques — grâce à la poésie, apprendre ou réapprendre à penser librement. C'est en cela que les objectifs de la poésie moderne et ceux de l'Unesco ne sont pas inconciliables.

Il convient de remercier le Directeur général de l'Unesco, M. Amadou-Mahtar M'Bow, d'avoir accueilli cette initiative avec sympathie en donnant l'occasion à une vingtaine de poètes, si dissemblables, de déclarer ensemble la *Guerre à la Guerre*, et d'opposer l'éthique philosophique à toutes les agressions militaires d'où qu'elles viennent et quels qu'en soient les prétextes. Cela encouragera peut-être les pacifistes de tous les pays à rassembler leurs forces pour mieux s'opposer à la logique criminelle des massacreurs. Peut-être cette manifestation mettra-t-elle en marche, fût-ce au niveau intime, à la fois privé et collectif, le processus de méditation qui constitue la base de l'activité poétique : l'éveil. ■

Chanson

*Je t'épelle tableau de la terreur
Je lis ton long désert
Mon lendemain tremblant, et sur mes joues
Les taches de ce ciel assassiné
Taches de mes deux mains
Je t'épelle, j'éveille le feu dans ton visage,
Je fais crier les lettres avares
J'embrasse lynx et corbeau*

*J'embrasse les morts
Ils se sont éveillés ils ont quitté leur herbe ils ont
ressuscité
En fourmi ou en livre*

*J'accepte de les laver
Avec mon lendemain ou avec mon hier
Moi digne de moi :
Je devance
Et j'invente les autres.*

Adonis

Texte © Adonis.
Traduit de l'arabe par Martine Faideau.
Adonis *Le livre de la migration*,
© Luneau Ascot éd. 1982.

La foi

*Nous avons tous notre propre espace
Dans notre souffle bat la vie
Pour le bonheur ou pour la peine
Et toujours nous attendons, nous espérons quelque chose.*

*Le désert a les sonnailles de ses chameaux
L'océan le sifflement de ses sirènes
Une motocyclette passe dans la rue
Chacun porte un message différent*

*Où est le paradis ? Il n'y a pas de paradis
Sinon comme fief de quelques-uns
Nous, humbles créatures de la terre,
Nous n'avons que la foi qui languit dans nos cœurs*

*Mais la foi elle-même est agissante
Tantôt elle nous pousse en avant
Tantôt elle nous lance à la poursuite
D'un but qui nous fuit toujours*

*Nous sommes opposés à la guerre
Qui répand chaque jour le sang des hommes sacrifiés
Nous implorons la fin de la famine
Qui fait périr des millions d'innocents*

*Nation contre nation
Classe contre classe
Religion contre religion
En lutte serrée chaque jour qui passe*

*Quelle main obscure
Nous rend faibles et impuissants ?
Tous, ne pouvons-nous unir notre foi splendide
Dans la flamme d'une explosion volcanique*

*Qui lancerait le monde vers le haut
Comme un nuage brillant monte dans le ciel
Changeant l'imaginaire en réalité
Créant un véritable paradis ?*

Ai Qing

La vie dans le sol

*Bienheureux les enfants de Dimbaza,
Welcome Valley, Limehill et Stinkwater
ils crèvent
de maladie, de malnutrition, de misère —
car ils embellissent le champ visuel du maître
car ils échappent à l'enfer
car ils dégagent le domaine du boer
— le Boer et son Dieu —
— la main du Dieu —
car on leur épargne la vie
car vivre noir est un défi politique
car toi qui es noir
au pays du sang
du pass de l'insulte du chien,
tu pollues la terre du Boer*

*Bienheureux les enfants de Dimbaza,
Welcome Valley, Limehill et Stinkwater
jetés
dans les trous, festins pour fourmis,
les sourires aux dents noires —
car ils reçoivent des jouets et des bouteilles de lait vides
pour égayer les tombes,
jouets et papier d'argent bruissent dans le vent,
bouteilles de lait — tétines vides — d'où le vent
peut sucer des sons
pour attirer des taupes
— car la viande est rare —
afin que les gosses oublient
qu'ils sont morts
bienheureux les morts de Dimbaza,
Welcome Valley, Limehill et Stinkwater
dévorerés
par la terre, car leurs allées et venues
sont discrètes entre la bouche et la cuiller
sans laisser de taches devant le soleil*

*bienheureuses et bénies et saintes les taupes
et les vers et les fourmis
au pays du soleil
au pays du Boer
au pays que lui ont donné les Messieurs
car ils gardent le gazon fécond et beau
afin que l'homme s'épanouisse et prospère,
cultive ses fruits, élève son bétail
devienne beau et fort et blanc
pour la gloire de son Dieu.*

Breyten Breytenbach

Les garçons de la «Prensa»

*Garçons qu'on voyait tous les jours en photo dans « La Prensa »
couchés
les yeux mi-clos, bouche entrouverte
comme s'ils étaient en train de rire, ou d'avoir du plaisir.*

Les jeunes de la liste horrible.

*Ou bien on les voyait, l'air sérieux, sur leurs photos d'identité, de passeport,
peut-être profondément sérieux.*

Garçons qui allongeaient tous les jours la liste de l'horreur.

*L'un alla faire un tour dans le quartier
et on l'a retrouvé jeté dans un terrain vague.*

*Un autre quitta sa maison du quartier San Judas pour aller à son travail
et il n'est plus revenu.*

Celui qui alla acheter une bouteille de Coca Cola au coin de la rue.

Celui qui alla voir sa fiancée et n'est pas revenu.

Ou qui fut enlevé dans sa maison

et emmené dans une jeep militaire qui s'enfonça dans la nuit.

Puis découvert à la morgue,

ou au bord de la route de la Cuesta del Plomo,

ou dans une décharge.

Les bras cassés,

yeux crevés, langue coupée, testicules arrachés.

Ou ceux, simplement, qu'on n'a plus jamais revus.

Ceux emmenés par la patrouille du « Mâle noir » ou de la « Gueule de lion ».

Ceux entassés au bord du lac derrière le Théâtre Darío.

Tout ce qui resta aux mères de leurs visages :

ce regard brillant, ce sourire, aplatis sur une photo.

*Petits bouts de papier que les mères montraient dans « La Prensa » comme un
trésor.*

(L'image gravée dans le cœur : sur cette carte minuscule).

L'un à la tignasse décoiffée.

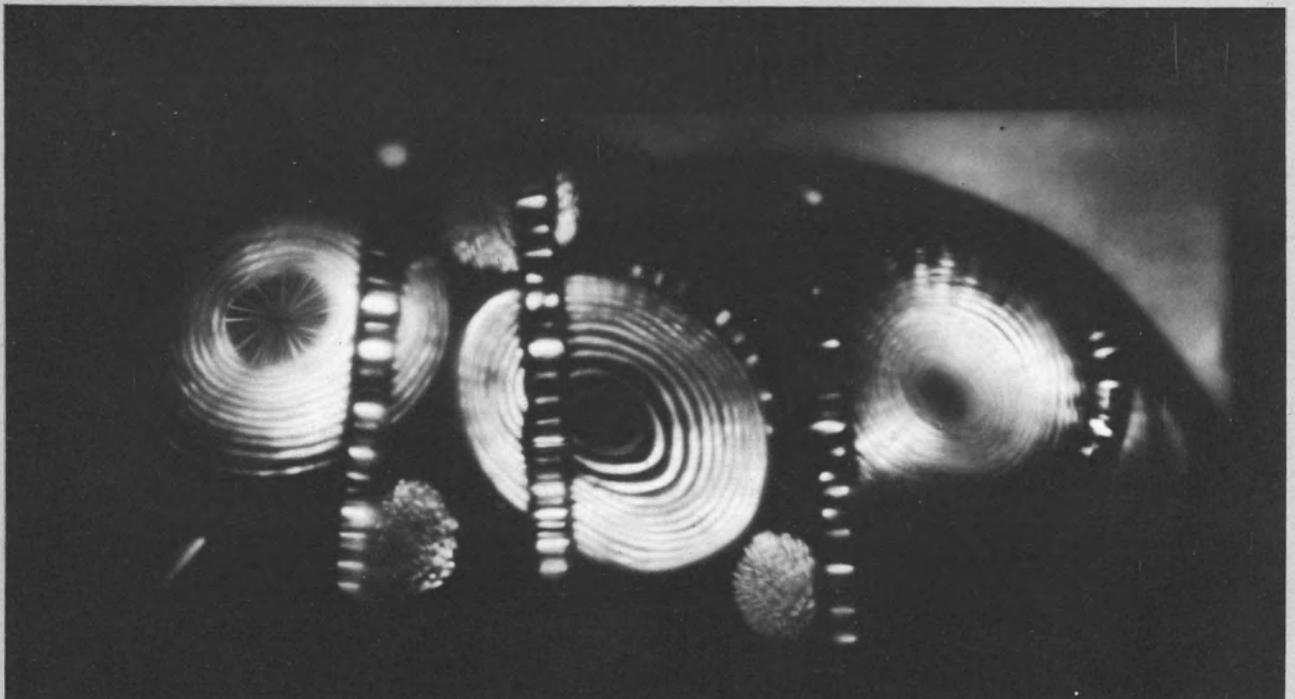
L'un au regard de cerf acculé.

L'un au sourire espiègle.

La fille au regard mélancolique.

L'un de profil. Ou la tête penchée.

L'un pensif. L'autre chemise ouverte.



«Ladders to the Stars» (Echelles dressées jusqu'aux étoiles), tableau cinétique de Malina (Etats-Unis).

Photo J.-C. Bernath - Unesco

*Un autre avec des boucles. Ou les cheveux dans le visage. Portant un béret.
 Un autre, flou, bouche souriante sous la moustache.
 Cravaté pour la remise du diplôme.
 La gamine souriant les sourcils froncés.
 La gamine sur la photo à envoyer à son promis.
 Le garçon qui pose sur la photo pour la fiancée.*

*De 20, de 22, de 18, de 17, de 15 ans.
 Les jeunes tués parce que jeunes. Car
 avoir entre 15 et 25 ans au Nicaragua était illégal
 et on eût dit que le Nicaragua allait rester sans jeunesse.
 Et après la victoire je me suis même parfois surpris, soudain,
 devant un jeune qui me saluait dans une manifestation,
 à l'interroger en silence : « Et toi, comment t'es-tu échappé ? »
 Avant on avait peur de ces jeunes survivants.*

*Vous, capturés par la garde. Vous, les « aimés des dieux ».
 Les Grecs ont dit que les aimés des dieux meurent jeunes.
 Sans doute, me dis-je, vous êtes restés toujours jeunes.
 Les autres pourront vieillir mais, pour eux,
 ceux-là seront toujours jeunes et frais,
 le front lisse, les cheveux noirs.
 La Romaine blonde qui est morte reste blonde dans la mémoire.
 Mais vous, dis-je, vous n'êtes pas ceux-là qui ne vieillissent point
 parce qu'ils restent jeunes, un moment, dans la mémoire
 de ceux qui mourront aussi.
 Vous resterez jeunes parce qu'il y aura toujours des jeunes au Nicaragua
 et les jeunes du Nicaragua seront alors tous révolutionnaires,
 à cause de votre mort, vous qui fûtes si nombreux, vous les tués de tous les jours.*

*Ils seront vous de nouveau, en des vies toujours renouvelées,
 neufs comme est neuve chaque aube.*

Ernesto Cardenal

Texte © Ernesto Cardenal.
 Traduit de l'espagnol.



« Prométhée apportant le feu aux hommes », fresque de Tamayo (Mexique).

Photo Volta - Unesco

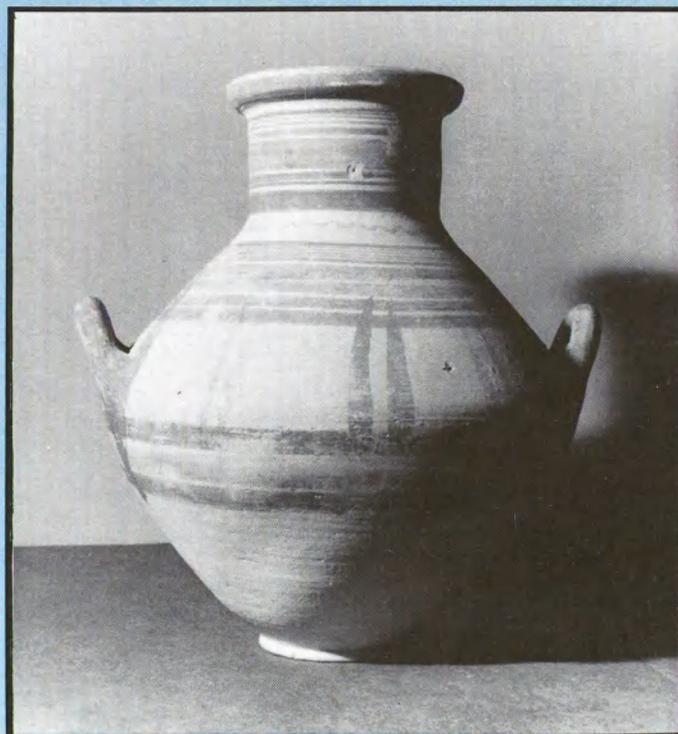


Ce tableau de Lougué Kou — une pyrogravure sur peau de vache — représente des scènes de la vie quotidienne, des animaux sacrés et des masques (Haute-Volta).

Photo R. Lesage - Unesco

Stockage

*Le stockage d'arbres gelés
dans les profondeurs glacées de la terre
Le stockage d'animaux crevés
dans les tuyères des fusées supersoniques
Le stockage de plantes desséchées
dans la racine morte d'une dent à abcès
Le stockage de défoliants
dans les pinèdes du crâne
Le stockage d'aérosols
dans la fumée rose d'un cadavre humain
Stockages
d'acides orange, bleus, blancs
qui brûlent la langue comme le sabot bouillant d'un cheval de course
Regarde tout cela
à travers les anticorps du corps
à travers les vaccins multiples crachés dans les veines
à travers la contre-infection des virus stockés
dans la bouche
à travers les vapeurs d'essence lancées
dans les muscles des étoiles
à travers les entrailles gazeuses des caprices militaires
à travers le rayonnement blanc des rêves délirants
Regarde
ce stockage épouse cet autre stockage
pour se mêler et libérer un double stock de fissions
qui explosent
dans les ombres de l'espace évanoui
Incapacités globales
Zéro
et bang !
C'est le lessivage nucléaire de la réalité
la cuisse enflée par l'œdème
la sale moiteur des pantalons d'un scientifique
prix de la paix
le stock final de chair qui danse
dans la terrible quinte de toux du vent
Et même si tu penses avoir un abri
capable de survivre à cet entassement
de fosses communes
dis-moi*



Vase du 8^e siècle avant J.-C. en forme d'amphore (Chypre).

Photo Unesco

« L'Agneau », de la calligraphe Mashi Shunsoh (Japon).

Photo J.-C. Bernath - Unesco

Où iras-tu
avec ce foie rongé de silex moutarde
ce souffle court d'hydrogène fumeux
ce trou ombilical d'invisibles mollusques
ce poumon biologique de puces humaines
cette vessie d'éponge carcinogène
avec les mots faits de cicatrices de chéloïdes
avec les poèmes dans la zone engourdie des chromosomes
Où penses-tu donc aller
avec ce stock de puanteur contaminée

Ecoute

Quand je pense aux missiles tactiques plongeant
dans les goîtres rances du soleil
Aux obus des serpents espions sifflant et vomissant
dans les profondeurs d'un ciel incolore
A l'accumulation de pus phosphorique qui barbouille
la frêle férocité de la lune
Aux têtes ravageuses des oiseaux de mort stockant leurs plumes
dans le cerveau
Aux messages larvaires amassés par les mass media
dans le plasma des oreilles
Au stockage de sève étrangère dans les flux
du sang
Au stockage de colonnes vertébrales brisées
dans des habits de chrome
sous des bâches en polyuréthane

Je regarde ce stockage
cette végétation pourrissante
et force m'est de reconnaître la fin visée
C'est pourquoi je dis : mon but, c'est la vie
défense de la vie maintenant !
changement révolutionnaire maintenant !

avant l'asphyxie
avant la panique
avant que ne s'étende l'invasion de l'indifférence
et que crache le feu
dans les larmes toxiques
de ce stockage

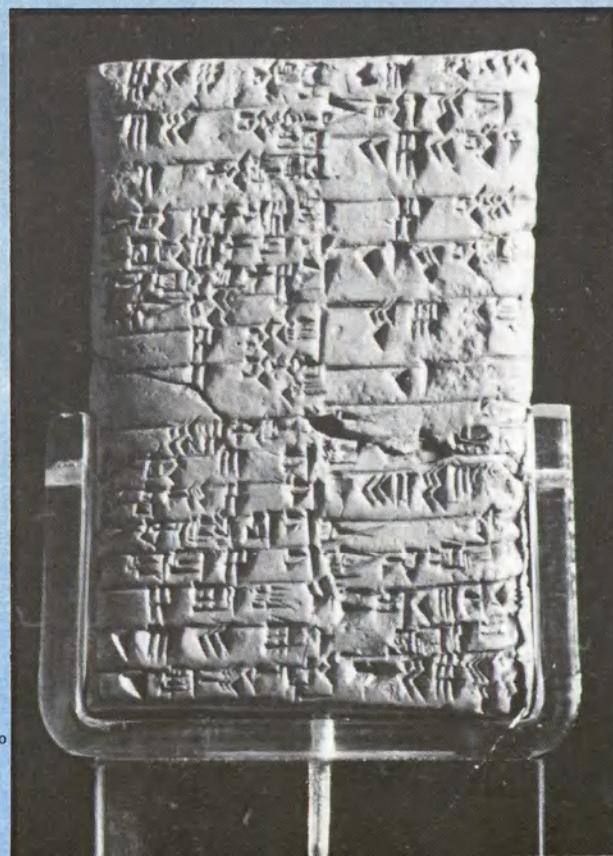
Jayne Cortez

Texte © Jayne Cortez.
Traduit de l'anglais.



Tablette en terre cuite datant du règne de Ishbi-Irra (2017-1985 avant J.-C.), le fondateur de la dynastie Isin (Irak).

Photo Dominique Roger - Unesco



Torture

*Je rends conte à tous les points du cercle du jour
des contes qui me sont portés pour me marteler
et des points torturants d'aussi loin qu'ils soient rapportés
et des martèlements qui me sont voisins jusqu'à leur danger
jusqu'au point du rapport au fer qui n'est plus supporté
quand leur quadrilatère là se fait rompre aux angles*

*et je ne cesserai de regarder pendant qu'on brise les angles
ni d'entendre pendant qu'à côté et ailleurs on couvre le jour
et je tenterai de porter le rapport sur ce qui n'est pas supporté
je ne couvrirai pas l'écoute pendant que j'entends marteler
j'écouterai tout ce qui subit domination et danger
et qui me vient des points torturants par ce qui m'est rapporté*

*des points opposés sur le cercle par ça qui s'est rapporté
j'entendrai le messager brisé de là où sont rompus les angles
où ils sont dispersés et jetés à la merci et en danger
où est abolie la nuit après tous les points du jour
où l'on n'en peut plus d'entendre sur elle marteler
l'on ne veut donc rien savoir de ce qui n'est plus supporté*

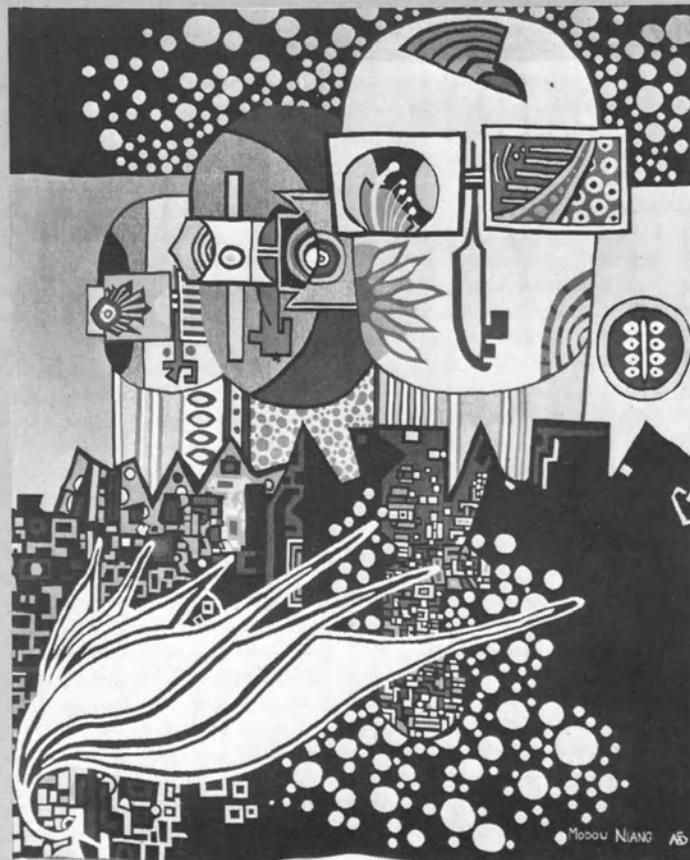
*nous attendrons ici le récit de ça qui n'est plus supporté
et nous entendrons et subirons ce qui nous est rapporté
nous nous laisserons par cela cribler et marteler
je tendrai les doigts vers la douceur meurtrie des angles
la tête dans la nuit et marchant tout de même sur le jour
là où ils sont sous la puissance et dans le danger*

*et s'ils sont à merci et en puissance de danger
même criblés de récit au point qu'on ne peut supporter
il reste à l'entendre crépiter au travers de la nuit et du jour
soutenant l'insoutenable assaut de ce qui est rapporté
et tendant la main dans la blessure de l'angle
où la meurtrissure est revenue lacérer et marteler*

*j'entendrai le récit et j'irai le marteler
ce qui soulève devant la seigneurie du danger
la main au fond de la blessure dans l'angle
et les yeux face à ça qui se peut supporter
entendant venir de tous les points torturés et rapportés
des corps qui sont source et ressource pour le jour*

Texte © Jean-Pierre Faye.

Jean-Pierre Faye



« Le Ndaanaan », tapisserie
de Modou-Niang (Sénégal).

Photo J.-C. Bernath - Unesco

Ode plutonienne

(Extrait)

Ô Némésis radioactive, étais-tu présente au début explosion de
désillusion noire Muette sans langue sans odeur ?
Je manifeste ton verbe baptismal après quatre milliards d'années
Dans la Nuit Terrestre je devine ton anniversaire, je salue ton
épouvantable présence durable majestueuse semblable à celle
des Dieux,
Sabaoth, Jehovah, Astapheus, Adonis, Elohim, Io, Ialdeboath, d'Eon
à Eon né ignorant dans un Abîme de lumière
les reflets de Sophia étincelant les galaxies pensives, tourbillons
d'étoiles écumantes fines comme les fils d'argent dans la
chevelure d'Einstein !
Père Whitman, j'exalte une matière qui produit l'anéantissement de soi !
Haut Sujet qui annihile mains et pages de prières tachées d'encre,
Immortalités inspirées d'antiques orateurs
Je commence ton chant bouche ouverte exhalant dans le ciel spacieux
au-dessus des usines silencieuses de Hanford, Savannah River,
Rocky Flats, Pantex, Burlington, Albuquerque,
Je traverse en vociférant les Etats de Washington, Caroline du Sud,
Colorado, Texas, Iowa, Nouveau Mexique,
où les réacteurs nucléaires créent une Chose neuve sous le Soleil,
où les usines de guerre de Rockwell fabriquent cette substance
de mort détonatrice dans des bains d'azote
où Hanger-Silas Mason assemble par dizaines de milliers l'arme
secrète terrifiée et où Manzano Mountain se vante de stocker
son épouvantable pourriture durant deux cent quarante millénaires
tandis que notre Galaxie spirale autour de son noyau nébuleux !
Je pénètre en esprit tes caches, je parle par ta présence, je rugis
ton Rugissement de Lion d'une bouche mortelle.
Un microgramme aspiré par un poumon, dix livres de poussière de
métal lourd en lente dérive au-dessus des Alpes grises
couvrent la largeur de la planète, combien de temps avant que
ton irradiation accélère la ruine et la mort des êtres vivants ?
Que tu envahisses mon corps ou non, j'entonne en toi mon esprit
Poids inapprochable,
Ô Élément lourd parmi les lourds. Eveillé je verbalise ta conscience
en direction de six mondes
Je chante ta vanité absolue. Ouais, monstre de Colère accouché de
la peur ô plus
Ignorante matière jamais créée contre nature et contre terre !
Fantasme d'empires métalliques !

...



« Les signes de Cadmus », vue partielle de la tapisserie de Aref Rayess (Liban).

Photo Unesco.

*Destructeurs de Scientifiques menteurs ! Dévorateur de Généraux
envieux, Incinérateur d'Armées et Fondateurs de guerres !
Jugement de tous les jugements, Vent Divin survolant les nations
vengeresses, Rudoyeur de Présidents, Scandale-meurtrier de la politique du Capital !
Ah civilisations bêtement industrielles !
Malédiction cancérigène visant les multitudes lettrées ou illettrées !
Spectre manufacturé de la Raison humaine ! Ô imago consolidée
des praticiens de Magie Noire
Je défie ta Réalité, je défie jusqu'à ton existence ! Je publie ta
cause et ton effet !
Je tourne la roue de l'Esprit sur tes trois cents tonnes ! J'insinue
ton nom dans l'oreille de l'humanité ! J'incarne tes pouvoirs suprêmes !
Mon oraison fonce sur ton Mystère bravache ! Ce souffle dissipe
tes peurs vantardes ! Enfin je chante ta morphologie
derrière tes murs d'acier et de béton dans ta forteresse de caoutchouc,
chambre filtrée et tes bains de cambouis
Ma voix résonne au travers des boîtes à robots gantés et des lingots
en fûts et elle se répercute sous les voûtes électriques inertes d'atmosphère,
J'entre avec l'esprit à tue-tête dans tes tambours emplis de barres
de combustibles enterrés sur des trônes insonores et des lits de plomb
Ô densité ! Cet hymne sans poids transcendant gronde à travers tes
locaux occultes et fait irruption à travers les portes de fer dans ta chambre infernale !
Au-dessus de ton ignoble vibration cette harmonie en mesure flotte
audible, ces tons allègres sont lait miellé, eau pure à douceur de vin
Versés sur le sol de pierre, ces syllabes sont de gruau d'orge,
je les répands sur le cœur du Réacteur,
Je te nomme avec des voyelles vides, je psalme ta Destinée toute
proche, mon souffle quasiment débarrassé de la mort à tes côtés
pour incanter ton Destin, je dépose cette stance prophétique sur les
murs de ton mausolée afin de t'emmurer pour l'Eternité
avec le Diamant du Vrai ! Ô plutonium funeste.*

Texte © Allen Ginsberg.
Traduction française
© Jean-Jacques Lebel.

Allen Ginsberg



Relief votif en pierre repré-
sentant un cavalier thrace et
datant du 2^e siècle après
J.-C. (Bulgarie).

Photo J.-C. Bernath - Unesco

Mourir aux hormones

*C'était un homme
De poussière
Et qui continuait
A regarder le soleil
Avec ses yeux de poussière*

*C'étaient des dents de poussière
Où dormaient des mouches de poudre
Et poussière de sourire
Tracée à la bombe
Et poussière de peau
Lancée sur les lunes du racisme
Apollo quatre-vingt treize
Made in Idiotie
Made in Haine
Made in Vanité*

*C'étaient des poussières de honte
Et le Grand Rire du silence
Sur les hommes
Et les femmes
Et les mioches
Et votre poudre de chasse
Et votre civilisation de rouge à lèvres
Et votre technologie de honte au cœur
Et votre boulot colossal
De monter la foutaise des foutaises
De mourir à la chaîne*

*Et mourir n'est plus mourir
Et mourir n'est même plus mourir
Aux hormones*

Texte © Sony Labou Tan'si.

Sony Labou Tan'si



Sculpture en métal de Eila Hiltunen dédiée au musicien finnois Sibélius (Finlande).

Photo Dominique Roger - Unesco

Les statuts de l'homme

- Article 1. Il est décrété que maintenant la vérité existe,
que maintenant la vie existe
et que la main dans la main
nous travaillerons tous pour la vraie vie.*
- Article 2. Il est décrété que tous les jours de la semaine,
y compris les mardis les plus gris,
ont le droit de devenir des matins de dimanche.*
- Article 3. Il est décrété qu'à partir de cet instant,
il y aura des tournesols à toutes les fenêtres
et que les tournesols auront le droit
de s'ouvrir dans l'ombre,
et que les fenêtres doivent rester, toute la journée,
ouvertes sur le vert ou grandit l'espérance.*
- Article 4. Il est décrété que l'homme
n'aura plus jamais à
douter de l'homme
Que l'homme fera confiance à l'homme
comme le palmier fait confiance au vent,
comme le vent fait confiance à l'air,
et comme l'air fait confiance au champ bleu du ciel.
Paragraphe unique :
L'homme fera confiance à l'homme
comme l'enfant fait confiance à un autre enfant.*
- Article 5. Il est décrété que les hommes
sont libérés du joug du mensonge.
Qu'ils n'auront plus jamais besoin
de la cuirasse du silence
ni de l'armure des mots.
L'homme se mettra à table,
le regard limpide
parce que la vérité sera servie
avant le dessert.*
- Article 6. Est instauré pour dix siècles
le rêve du prophète Isaïe, réalisé :
le loup et l'agneau paîtront ensemble
et ce qu'ils mangeront aura le même goût d'aurore.*
- Article 7. Par décret irrévocable est instauré
le royaume permanent de la justice et de la clarté
et la joie sera un drapeau généreux
qui pour toujours flottera dans l'âme du peuple.*

Texte © Thiago de Mello.
Traduit du portugais par Régine Mellac.
Thiago de Mello *Chant de l'amour*
armé © Ed. du Cerf, 1979.



« Gallo 1978 » (Coq 1978),
peinture acrylique de Mariano
Rodriguez (Cuba).

Photo J.-C. Bernath - Unesco

- Article 8. Il est décrété que la plus grande douleur
a toujours été et sera toujours
de ne pas pouvoir donner son amour à qui l'on aime
parce que c'est l'eau
qui donne à la plante le miracle de la fleur.*
- Article 9. Il est permis que le pain de chaque jour
ait pour l'homme la marque de la sueur.
Mais qu'il ait surtout, et toujours,
la chaude saveur de la tendresse.*
- Article 10. Est permis à n'importe qui,
à n'importe quelle heure de la vie,
le port du costume blanc.*
- Article 11. Il est décrété, par définition,
que l'homme est un animal qui aime,
et c'est pour cela qu'il est beau,
beaucoup plus beau que l'étoile du matin.*
- Article 12. Nous décrétons que rien ne sera ni obligatoire ni interdit.
Tout sera permis.
Et surtout de jouer avec les rhinocéros
et de se promener par un bel après-midi
avec un immense bégonia à la boutonnière.
Paragraphe unique
Il n'y a qu'une chose qui soit interdite :
faire l'amour sans amour.*
- Article 13. Il est décrété que l'argent
ne pourra plus jamais acheter
le soleil des matins à venir.
Banni du grand coffre de la peur,
l'argent se transformera en une épée fraternelle
qui défendra le droit de chanter
et la fête du jour qui est arrivé.*
- Article final. Est interdit l'usage du mot liberté,
lequel sera supprimé des dictionnaires
et du marécage trompeur des bouches.
A partir de cet instant
la liberté sera quelque chose de vivant et transparent ;
comme un feu, comme un fleuve,
ou comme la semence du blé,
et sa demeure sera toujours
le cœur de l'homme.*

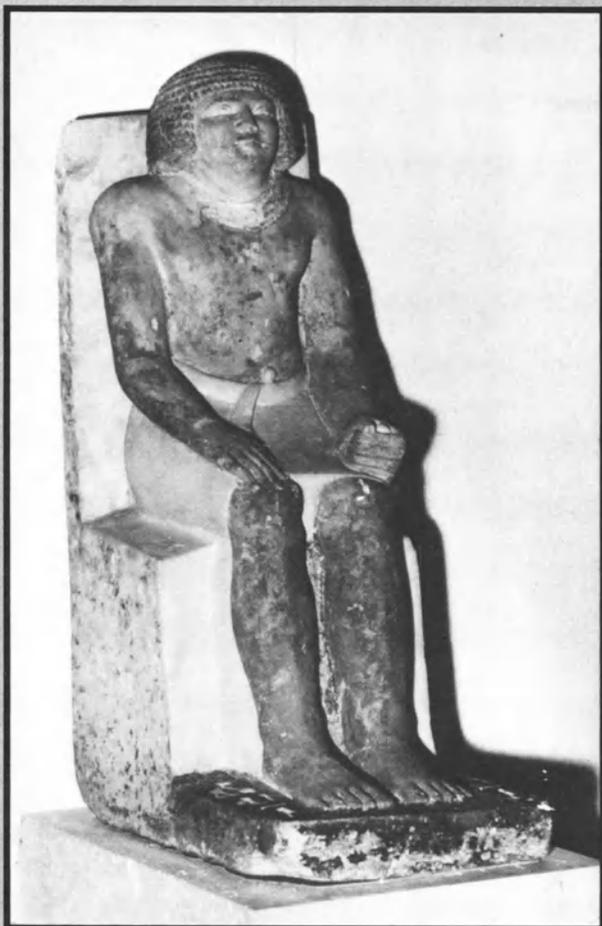
Thiago de Mello

« Diane chasseresse »,
mosaïque d'El Jem, en Tunisie,
nom de l'antique Thysdrus,
grande cité romaine d'Afrique du Nord.
Elle date de la fin du 2^e siècle
après J.-C. (Tunisie).



Statue de 'Fty Mhy, de la 5^e dynastie (2400 avant J.-C.), découverte sur le site des pyramides de Gizeh (Egypte).

Photo Dominique Roger - Unesco



« Femme en pleurs », tableau de Guayasamin (Equateur).

Photo Unesco



Statue khmère, fin du 12^e et début du 13^e siècle après J.-C. (Kampuchea démocratique).

Photo Dominique Roger - Unesco

Mon adresse

*Aujourd'hui j'ai effacé le numéro de ma maison
le nom de la rue dans laquelle je vis.
J'ai changé le sens de toutes les routes.
S'il vous faut maintenant me trouver
frappez à n'importe quelle porte, dans quelque rue
de quelque ville que ce soit à travers le monde.
Cette malédiction, ce bonheur :
partout où règne la liberté, là est ma demeure.*

Amrita Pritam

Texte © Amrita Pritam.
Traduit de l'anglais.

Le joueur de football

*C'est un joueur de football
Il frappe un ballon, chaque jour il frappe un ballon
Un jour
Il a frappé l'amour et l'a envoyé haut dans le ciel
L'amour y demeura
Comme il n'est pas redescendu
Les gens ont pensé que c'était le soleil
La lune ou une étoile nouvelle*

*A l'intérieur de moi-même
Un ballon qui ne retombe jamais
Reste suspendu dans le ciel
Vous pouvez le voir se muer en flammes
Devenir amour
Devenir une étoile*

Kazuko Shiraishi

Texte © Kazuko Shiraishi et Shichosha.
Publishing Co.
Traduit du japonais.

Goya

*Oyez !
Goya
c'est moi !
Les gloutons m'ont gratté l'orbite de leur griffe glanant les
guérets gras que le sang noya
C'est moi le gâchis
Le glas
de la guerre l'agonie de Léningrad
dans la glace de l'an de grâce
quarante et un
La fringale
La schlague la gadoue la gale
La gorge
d'une gosse étranglée dont le corps gracieux battait comme un
bourdon au-dessus de la place centrale
Goya c'est moi
O grappes
Des vengeances ! J'ai relancé vers l'ouest la cendre grasse de
l'orgueilleux agresseur
Et dans le ciel mémorial j'ai planté des étoiles grandes
comme des glaives
Je suis Goya.*

André Voznessenski

Texte © André Voznessenski.
Traduit du russe par Léon Robel.
André Voznessenski *Skrytymnym*
poèmes © Ed. Gallimard 1973.

La poésie avant et après Hiroshima

par Stephen Spender

“**L**ES poètes adorent les ruines” a écrit W.H. Auden : avertissement à ne pas ignorer quand on examine l’attitude des poètes envers la guerre.

Le moins qu’on puisse dire est que cette attitude n’a pas toujours été très nette. La guerre constitue le thème privilégié de la plupart des poèmes épiques et de nombreux poèmes dramatiques, notamment les pièces historiques de Shakespeare et *Troilus and Cressida*. Dans cette pièce, il est vrai, les guerriers grecs nous sont présentés comme des demeurés, et la guerre comme une violence absurde. Mais dans le cycle shakespearien des pièces consacrées à l’histoire de l’Angleterre, la plupart des soldats sont des personnages virils et héroïques.

En fait, il faut reconnaître que, jusqu’à la première guerre mondiale, la guerre a exercé une grande séduction sur les poètes. Virgile ouvre son *Enéide* avec les mots “*Arma virumque cano*” (je chante les armes et l’homme) établissant ainsi un lien entre les deux termes, comme si les hommes devenaient surtout hommes en temps de guerre. La poésie traditionnelle voit dans la guerre un processus qui dépouille les combattants pour atteindre à l’homme essentiel, un peu comme le nu en peinture.

Si les poètes se sentaient tellement attirés par la guerre, c’est qu’elle impose une forme d’existence où l’homme se trouve réduit aux aspects fondamentaux de sa condition : la mort, l’impression d’être à la fois isolé et membre d’une communauté, la cause qui mérite qu’on vive et meure pour elle, la camaraderie, tout cela fait de la guerre une terrible épreuve au cours de laquelle les hommes, prenant conscience de leur courage et de leur lâcheté, découvrent d’importantes vérités sur leur nature physique et spirituelle qu’ils n’auraient jamais soupçonnées en temps de paix.

Il se trouve que la vision des poètes, chaque fois qu’ils se comportent en poètes et non comme le commun des mortels, est étroitement liée à ces réalités supérieures. C’est en quoi ils diffèrent de la plupart des gens qui, sauf en temps de crise, passent la plus grande partie de leur vie accaparés par les soucis quotidiens, absorbés par la routine du travail ou de ce qu’on appelle les mondanités, insensibles aux plus hautes réalités de l’existence humaine.

Or, la guerre place tout le monde ou presque dans une situation où l’on se trouve confronté à la vie et à la mort. Par là, elle supprime les barrières entre le poète et le public, entre la poésie et le train-train de l’existence matérielle : tout ce qui fait qu’en temps de paix et de prospérité le poète peut fort bien consacrer son œuvre à un univers dont la grande majorité des gens ont à peine idée. Mais qu’un poète, en temps de guerre, parle d’héroïsme, de destruction, de foi, de cause sacrée, de désarroi religieux, de fraternité d’armes, et les gens reconnaîtront

dans ses poèmes l’image de leur propre condition. La guerre peut même être à l’origine d’une perception cosmique de la vie, comme le montre Tolstoï dans le passage épique de *Guerre et Paix* où le prince André, blessé et couché sur le champ de bataille, assiste, détaché pour ainsi dire, au spectacle de sa propre mort. La guerre peut aussi donner à un peuple le sentiment de communier dans le rêve de son identité nationale. Le vrai sujet de l’*Enéide* est la Rome future rêvée par les soldats et les combattants qui vivent et meurent de ce rêve collectif à la suite d’Enée, parangon des vertus civiques et militaires.

Mais si des poètes se sont souvent montrés très sensibles à la séduction de la guerre perçue comme une sorte de drame poétique vécu et partagé, cette attirance a fini par faire place à la répulsion et au dégoût. Les poètes se sont aperçus que la guerre est cause de terribles souffrances humaines, de violences absurdes, qu’elle brise les liens du sang et de l’amitié et qu’elle détruit ces conditions de civilisation sans lesquelles il ne peut y avoir d’activité artistique. La civilisation a besoin de la paix, et la guerre débouche toujours sur la barbarie. L’*Iliade* se termine dans les cendres et la poussière. Le *Henri VI* de Shakespeare contient une terrible image de la guerre civile : un père errant sur le champ de bataille retourne le cadavre d’un ennemi et reconnaît les traits de son propre fils. C’est peut-être ce passage qui a inspiré au plus grand poète anglais de la première guerre mondiale, Wilfred Owen, son poème *Etranges rencontres* : immédiatement après sa mort, un soldat engage une conversation amicale avec un autre soldat tué en service commandé au même instant que lui et qui finit par déclarer : “Ami, je suis l’ennemi que tu as tué”.

Historiquement, il me semble donc que les poètes ont toujours hésité entre l’éloge de la guerre, dans la mesure où elle fait prendre conscience des véritables réalités, et la répulsion que leur inspiraient les scènes de brutalité et de rapines, le gaspillage, l’ennui, la destruction et la corruption. Lors du premier conflit mondial, le spectacle du sang et des ruines et la monotonie des combats n’ont pas tardé à inspirer de l’horreur et du dégoût aux poètes qui avaient d’abord accueilli la déclaration de guerre comme le réveil du pesant sommeil matérialiste associé aux valeurs du “progrès” scientifique et industriel de la fin du 19^e siècle.

En 1914, le poète allemand Rilke, qui n’avait certes rien d’un militariste, avait vu dans la guerre un immense sursaut vital et sacré face au matérialisme du siècle ; de son côté, le poète anglais Rupert Brooke y voyait une sorte de purification après la décadence morale où était plongé son pays au début du 20^e siècle. Dans ses sonnets écrits au début du conflit, Brooke utilise pour décrire les jeunes hommes courant offrir leur vie pour la patrie l’image de “nageurs plongeant dans un bain de pureté”.

Mais l’énormité du cataclysme a vite changé tout cela. Dès 1916, les deux meilleurs poètes anglais combattant dans les tranchées, Wilfred Owen et Siegfried Sasson, parlent des horreurs de la guerre, dont ils décrivent les ravages et les souffrances ; ils dénoncent la hideuse machine de guerre qui broie l’humain.

STEPHEN SPENDER est un poète anglais qui accéda à la notoriété dans les années 1930 à l’époque où il appartenait à un groupe d’écrivains et de poètes qui comptait son ami W.H. Auden. Il est aussi critique, dramaturge, romancier et traducteur. Parmi ses œuvres poétiques traduites en français on peut citer *Ruines et vision de l’expérience* (1942). Son livre le plus récent s’intitule *The Thirties and After: Poetry, Politics, People* (1978).

nité des combattants du front de l'Ouest, le cynisme des hommes politiques des deux camps qui ne font rien pour arrêter la boucherie et l'indifférence égoïste des vieillards et des civils éloignés du front qui acceptent sans s'émouvoir le sacrifice des jeunes combattants.

Ces poètes divisaient leurs compatriotes en deux catégories : les victimes héroïques qui se battent sur le front et les populations civiles presque inconscientes restées en Angleterre. Dès lors, ils se moquaient bien de savoir si les morts étaient anglais, français ou allemands. Pour eux les vrais ennemis n'étaient pas les soldats allemands mais les militaristes, politiciens et marchands de canons des deux camps. Lorsque Owen, Sasson et d'autres officiers dans le même état d'esprit traversaient la Manche à l'occasion d'une permission, c'était pour constater qu'ils haïssaient leurs compatriotes civils. Ils avaient cessé de se sentir chez eux en Angleterre, leur vraie place était au front, au milieu des combattants. Ils avaient pris la guerre en haine et se considéraient comme pacifistes, certes, mais ce qui leur semblait encore plus important que leur pacifisme, c'était de communier jusqu'au bout de l'horreur avec leurs frères combattants.

On voit donc que, tout en détestant la guerre, ces poètes estimaient que les souffrances infligées aux soldats des tranchées — quel que soit leur uniforme — leur conféraient une sorte de supériorité sur ceux qui n'avaient pas combattu. Il y a là une survivance du sentiment selon lequel la guerre révèle certaines qualités humaines chez ceux qui la font. Pour Wilfred Owen, chaque soldat était le Christ.

Cette attitude allait devenir une sorte de lieu commun politique resté vivace jusque pendant la seconde guerre mondiale à laquelle de nombreux poètes ont participé malgré leur haine de la guerre, estimant de leur devoir de partager les souffrances et la fraternité de leurs camarades combattants. Cette attitude était peut-être nuancée par des convictions anti-facistes, le sentiment de défendre les libertés individuelles contre les hitlériens, mais pas tellement. Les grands poèmes de la lutte contre le fascisme n'ont pas été écrits par les combattants des armées de la démocratie, mais par les poètes de la Résistance comme les Français Aragon et Eluard.

La bombe d'Hiroshima a radicalement changé tout cela. A partir de juin 1945, il n'y a plus de poésie écrite par des soldats pacifistes, la guerre est devenue totalement déshumanisée. Désormais, les seuls poèmes qu'on peut écrire sur la guerre expriment le caractère totalement inhumain d'une technologie capable d'anéantir des villes et des pays entiers et peut-être le monde que nous connaissons. La poésie anti-belliciste d'aujourd'hui exprime le désarroi presque absolu de

l'homme devant le pouvoir de destruction totale qu'il a lui-même créé. On peut écrire avec certitude qu'aucun conflit futur ne connaîtra de phase héroïque, juste et fraternelle. La guerre ne signifie plus rien que la destruction. Le risque de guerre porte en lui la perspective de voir disparaître toutes les valeurs de civilisation, l'espèce humaine elle-même et peut-être toute trace de vie sur la terre.

On peut distinguer un double courant d'inspiration chez les poètes qui tentent de décrire cet état de choses. Il y a d'abord ceux qui accumulent les métaphores de destruction, comme Jayne Cortez dans son poème *Stockage* :

*Le stockage d'arbres gelés
dans les profondeurs glacées de la terre
Le stockage d'animaux crevés
dans les tuyères des fusées supersoniques
Le stockage des plantes desséchées*

J'y vois pour ma part une tentative magnifique pour créer de la poésie à partir de ce qui est totalement inhumain, les métaphores ayant pour effet de rendre sensible à l'imagination les forces de destruction nucléaire. Mais quand, à la fin du même poème, Jayne Cortez déclare :

*Je regarde ce stockage
cette végétation pourrissante
et force m'est de reconnaître la fin visée
C'est pourquoi je dis : mon but c'est la vie
défense de la vie maintenant !
changement révolutionnaire maintenant !*

Elle n'est plus aussi convaincante. Le poète a si bien su trouver des métaphores pour décrire le progrès scientifique inhumain et destructeur, qu'on a du mal à se persuader qu'il suffit "d'avoir pour but la vie" pour pouvoir sauver le monde, et l'expression "changement révolutionnaire" est d'un flou presque pathétique. D'un autre côté, que peut-on opposer d'autre à une technologie inhumaine que la courageuse affirmation de la vie et de l'humanité ? C'est cela que nous retrouvons dans le poème, publié ici, d'une exquise sensibilité de Kazuko Shirashi intitulé *Le joueur de football*, ou dans les déclarations de foi en l'humanité d'un poète américain comme Ferlinghetti :

*et j'attends
toujours et à jamais
la renaissance du miracle.*

La poésie anti-belliciste ne doit pas seulement prendre position contre la guerre, elle est aussi affirmation de la vie face au pouvoir destructeur de la technologie. ■



Photo Unesco

Koupala et Kolas deux poètes de la liberté

par Maxime Tank

LA révolution de 1905-1907 : l'Etat tsariste féodal chancelle. Des millions d'êtres humains se prennent à espérer des changements démocratiques. Au plus fort de l'orage, Yanka Koupala et Yakoub Kolas, dont on célèbre cette année le centenaire de la naissance, publient leurs premiers poèmes en cette Biélorussie arriérée et d'une terrible pauvreté qu'on a surnommée "le pays oublié de Dieu". Les poètes expriment, d'emblée, la colère que les paysans ont accumulée contre leurs exploiters depuis des siècles, mais ils se font aussi l'écho de leurs revendications révolutionnaires :

*Je gagne mon pain par mon labeur
Je supporte les insultes, j'endure les cris
Ne connais que rarement les fêtes
Car je ne suis qu'un paysan,
un moujik méprisé.*

*Mais quelle que soit la durée de ma vie
Qu'elle soit longue ou brève
Jamais, frères, je n'oublierai
Que je suis homme, quoique paysan.*

Le thème de ces vers de Koupala sera repris par Kolas :

*Moujik, certes, mais ayant de l'esprit
Je sais que mon temps viendra.
Je me tais, n'ose crier
Mais un jour, je saurai
Hurler : "Frères, à vos fusils !"*

Le peuple biélorusse, si longtemps condamné au silence, semblait avoir trouvé une voix. Les poèmes de Koupala et de Kolas reflétaient la vie de tous les jours, les soucis et les souffrances des opprimés : printemps sans pain, la jument qui se traîne sans forces, les pleurs des enfants, la maigreur des femmes affamées, exténuées. ("Dans ma bouche, la langue est sèche comme un os..." ou encore : "à nous, pauvres hères, la corde au cou... à nous le travail aux champs... à nous les pleurs à la maison..."). On comprend que l'œuvre poétique de Koupala et Kolas, liée aux aspirations des paysans et aux problèmes de leur temps, ait joué un rôle important dans le renouveau de la littérature biélorusse.

En effet, le peuple biélorusse avait de grandes traditions littéraires qui remontaient au 16^e siècle et dont les bases furent

MAXIME TANK, « Poète du peuple » de la RSS de Biélorussie, lauréat du prix Lénine, a vu son œuvre couronnée par plusieurs autres prix d'Etat de l'URSS et de la RSS de Biélorussie. Il est membre de l'Académie des sciences de la RSS de Biélorussie, secrétaire du conseil exécutif de l'Union des écrivains de l'URSS et président de l'Union des écrivains de la RSS de Biélorussie.

jetées par le grand humaniste et philosophe Frantsisk Skorina. Malheureusement, la Biélorussie fut occupée par les féodaux polonais. Durant la longue et sombre période de cette occupation, le peuple, soumis à une campagne d'assimilation, se vit interdire toute publication dans sa propre langue. A la fin du 18^e siècle, la Biélorussie fut réunie à la Russie, à laquelle la liait, depuis des temps immémoriaux, une communauté de langue et de culture. Toutefois, il fallut attendre le début du 20^e siècle pour que, progressivement, les simples descriptions folkloriques soient dépassées, et qu'une nouvelle littérature biélorusse puisse naître. En intégrant dans celle-ci les idées de l'avant-garde révolutionnaire, Koupala et Kolas rehaussèrent son contenu philosophique à travers des formes esthétiques d'une remarquable perfection.

Bien qu'elle évoque la sombre réalité de son époque, l'œuvre des deux poètes enflamme le cœur et l'esprit. Une telle vie, nous dit-elle, équivalait à la mort. Reste une seule issue : le combat. On perçoit bien, en filigrane, l'appel à la révolte dans le poème de Yanka Koupala intitulé *Qui marche là-bas ?* En le traduisant en russe, Maxime Gorki l'a qualifié de "chant éloquent et austère".

*Qui marche, là-bas, à travers marais
et forêts ?*

*Qui sont tous ces gens ?
— Les Biélorusses !*

*Que portent-ils sur leurs maigres épaules ?
Que tiennent-ils dans leurs mains chétives ?
— L'injustice et le mensonge !*

Où portent-ils cette injustice et ce mensonge ?

*A qui les montreront-ils ?
— Au monde entier !*

*Mais qui a appris à ces millions
d'hommes
A soulever ce fardeau, qui les a tirés de
leur sommeil ?
— La misère, le chagrin !*

*Mais que veulent-ils donc
Ces opprimés de tant de siècles,
ces aveugles et ces sourds ?
— Qu'on les appelle des hommes !*

Dans sa langue originale, le rythme de ce poème semble scander le bruit de pas d'une foule gigantesque qui porterait sur ses épaules, en haletant, un lourd fardeau. "Qu'on les appelle des hommes..." Cette formule laconique traduit l'offense historique faite à un peuple qu'on avait soumis trop longtemps aux pires privations et frustré de ses droits nationaux et sociaux les plus élémentaires. "Qu'on les appelle des hommes..." Cette revendication est aussi une prise de conscience. Le poème trouva, en tout cas, un puissant écho dans le peuple et fut diffusé aux quatre coins de la Russie tsariste. On le traduisit en dix langues. Et dans l'édition exceptionnelle de leurs œuvres préparée pour célébrer le centenaire des deux poètes, il est traduit en quatre-vingt langues dont l'arabe, le chinois, le français, l'anglais, l'allemand, la hindi, le japonais et l'espagnol...

Utilisant le folklore à travers des recherches poétiques, dépassant parfois l'image par le symbole, alliant l'authenticité des sentiments à une ample vision du monde, Koupala et Kolas ont ouvert à leur peuple, dans le cadre de la réalité nationale, des horizons spirituels d'une valeur universelle. A quoi s'ajoute le fait





Photographiés au cours des années vingt, on reconnaît, à gauche, Koupala et, à droite, Kolas.

Photo © Fotokhronika - Tass, Moscou

Les poèmes cités ici seront publiés, par ailleurs, dans une Anthologie de la poésie biélorusse à paraître aux Ed. le Méridien, Nîmes, dans la collection Unesco d'œuvres représentatives.

qu'ils ont mis en valeur, grâce à leurs propres capacités créatrices, la richesse, la fraîcheur, les ressources inépuisables d'une langue qui s'était perpétuée jusqu'à eux surtout à travers la tradition orale paysanne.

Il ne faut pas s'étonner, dès lors, que de grands écrivains — tels Maxime Gorki, Mikhaïl Cholokhov, Louis Aragon, bien d'autres encore — aient rendu hommage à l'insigne contribution des deux poètes biélorusses à la littérature mondiale.

Koupala et Kolas ne furent pas seulement proches par leur œuvre et leur don de "converser avec l'ensemble de leur peuple", mais aussi par leur vie. Tous deux sont nés en 1882. Tous les deux connurent, dès leur âge le plus tendre, le dur travail de la terre, surent ce que signifiait le fait de ne pas posséder un lopin à soi, d'avoir à se déplacer d'un endroit à l'autre à la recherche d'un travail de fortune. Leurs pères respectifs sont morts, prématurément, victimes de la misère.

Ce n'est pas un hasard s'ils prirent tous deux des pseudonymes liés à la vie popu-

laire : Ivan Dominikovitch Loutsevitch porta son choix sur "Yanka Koupala", nom d'une fête populaire ; Konstantin Mikhaïlovitch Mitskevitch sur "Yakoub Kolas", évoquant par là un épi de seigle (Kolas) sorti de la terre natale.

Tous deux combattirent pour la liberté de leur peuple. Tous deux subirent les persécutions de la censure et la répression des autorités tsaristes, tant pour leurs œuvres que pour leurs activités publiques. En 1908, Yakoub Kolas fut, quant à lui, emprisonné pendant près de trois ans pour avoir pris part à un congrès illégal d'instituteurs.

On ne s'étonnera donc pas de trouver dans leurs œuvres des thèmes et même des images semblables. Et pourtant chacun possède sa personnalité bien marquée. Ainsi, Koupala est plus lyrique. Ses poèmes, *Le kourgane*, *La tombe du lion*, *Elle et moi* ont une résonance romantique. D'autres révèlent une tension dramatique. Les inventions, les images, les symboles poétiques sont souvent audacieux. Yakoub Kolas, lui, est plus réaliste, plus attentif aux détails :

*Les villages ont l'air triste.
A les voir, le cœur est saisi.
Dans la cour, des bûches, des planches
Ainsi qu'un tas d'ordures.
Une croix pourrie le long de la route,
Un tas de peupliers séchés...
Le silence, l'ennui, comme dans une prison
Ou dans un cimetière, quelque part.*

Aussi bien, tout au long de sa vie, Kolas s'est-il distingué également par sa prose, notamment par ses récits (*Contes de la vie*) et par sa grande trilogie intitulée *A la croisée des chemins*.

Durant la Première guerre mondiale, se trouvant hors des frontières biélorusses, Koupala et Kolas furent enrôlés dans l'armée tsariste. Comme il fallait s'y attendre, ils accueillirent la révolution d'Octobre comme un événement d'une grande portée et lui rendirent hommage en divers poèmes. Les vicissitudes de l'après-guerre firent qu'une partie de la Biélorussie demeura occupée jusqu'en 1939 par la Pologne des hobereaux.

Après 1917, la partie orientale de la Biélorussie devint une République égale en droits aux autres Républiques de l'Union Soviétique. On y construisit des usines, on y perça des routes, on y élimina l'analphabétisme qui sévissait dans la majeure partie de la population. Les enfants des pauvres fréquentaient maintenant les universités et les autres établissements scolaires. On y créa des théâtres, où fut représentée, avec un énorme succès, la célèbre pièce de Koupala *Pavlinka* (qui n'a toujours pas quitté l'affiche). On y monta également d'autres pièces de Koupala et Kolas. Les deux écrivains furent parmi les premiers membres de l'Académie des sciences et des lettres nouvellement fondée. L'économie, la science, la culture de la Biélorussie connurent alors un grand essor.

En 1941, l'Allemagne nazie attaqua l'Union soviétique. Les deux poètes biélorusses lancèrent un appel passionné à la lutte contre l'envahisseur. Le poème de Yanka Koupala *Aux partisans biélorusses*, les vers et les poèmes de Kolas enflammèrent des millions de cœurs et affermirent la résistance populaire. L'ennemi détruisit des villes, des villages. Un Biélorusse sur quatre trouva la mort, mais le peuple ne se soumit jamais à l'occupant.

Yanka Koupala, malheureusement, ne put voir la victoire. Sa vie s'acheva en 1942. Quant à Yakoub Kolas, il vécut jusqu'en 1956, assistant ainsi à la renaissance de son pays libéré, participant activement à la vie publique et s'adonnant jusqu'à son dernier souffle à la création.

Aujourd'hui, les œuvres de Koupala et Kolas connaissent des tirages impressionnants. Des manifestations poétiques sont organisées en leur honneur. Des rues, des places, des écoles, des bibliothèques, des instituts, des théâtres et des navires portent leurs noms. Car les noms de Yanka Koupala et de Yakoub Kolas sont liés à jamais à celui de la Biélorussie, à laquelle ils ont fait don de leur merveilleux talent. ■



Dessins © Isabelle Maury, Paris

Nés tous deux la même année, il y a un siècle, les deux grands poètes biélorusses Ivan Dominikovitch Loutsevitch (Koupala) et Konstantin Mikhaïlovitch Mitskevitch (Kolas) ont emprunté leurs noms de plume à d'anciens mythes de la fertilité de leur peuple, exprimant par là leur désir de voir leur pays se libérer et connaître une vie nouvelle. Koupala (dérivé du verbe koupat : baigner) est le nom d'une fête qui se déroulait au solstice d'été au cours de laquelle étaient célébrées des « noces » païennes. La veille de cette fête, les jeunes paysannes non encore mariées façonnaient chacune deux couronnes tressées de méillot qu'elles jetaient dans l'eau d'une rivière. Si les deux couronnes flottaient côte à côte, c'était le signe qu'elles se marieraient bientôt (dessin de la page de gauche). Et c'est aussi cette nuit-là que les paysans allaient chercher la fleur de fougère — symbole du bonheur — qui, selon la légende, ne fleurit qu'une fois par an, la veille de la fête de Koupala. Kolas, l'épi, évoque le pain quotidien. Jadis, dit la légende, à l'époque où le pays n'était que sables, marais et étendues d'herbe sauvage, un oiseau, à moins que ce ne fût le vent ou un cheval, laissa tomber à terre un grain de seigle qui germa, apportant ainsi aux hommes la nourriture. Aujourd'hui encore, lors de la moisson, en Biélorussie, la toute première poignée de seigle est nouée en ceinture autour de la taille de celui qui cultive la terre (dessin ci-contre).

Saint François donne son manteau à un riche tombé dans la misère. L'une des 28 scènes peintes par Giotto (1300), dans l'église haute d'Assise, pour illustrer la vie du saint.

Photo © Alinari-Giraudon, Paris



S I un jour — par pure hypothèse de notre imagination — saint François d'Assise frappait à notre porte, qu'advierait-il ? Allons plus loin encore : imaginons la suite de cette rencontre et supposons que saint François nous parle de son époque, de lui, de ce qu'il a voulu, et qu'il se mette à nous faire des recommandations de vie. Aussitôt apparaîtraient maintes difficultés...

Ainsi, il parle de la pauvreté et nous invite à vivre dans la pauvreté, il va jusqu'à recommander à ses frères de n'accepter ni églises ni même masures et il prêche le christianisme du Christ, celui des évangiles, qui est le fondement de l'église en marche, de l'église qui ne s'arrête pas mais poursuit, dans un éternel mouvement, le fantôme de la proie spirituelle, des âmes qui attendent d'être éduquées et secourues, l'église enfin qui, en sept siècles, ne semble pas avoir fait de grands pas dans cette direction.

Et nous ? Nous sommes ancrés dans une vision totalement opposée, inconciliable avec cette voie de l'adversité et de la difficulté : nous essayons de vivre dans des maisons plus confortables et plus riches, de prier dans des églises qui répondent mieux à notre goût, à notre éducation, nous cherchons surtout à faire de la même religion, de cette religion qui, à travers François, nous relie au Christ, un lieu d'apaisement, de satisfaction, d'indirect assoupissement. Nous entrons dans l'église pour trouver la paix ; saint François y entrerait pour intensifier son combat contre lui-

CARLO BO, écrivain et critique littéraire italien, a joué un rôle majeur dans un grand nombre de mouvements littéraires d'avant-garde, en particulier l'hermétisme auquel ont appartenu les grands poètes italiens Ungaretti et Montale. Il enseigne la langue et la littérature française à l'université d'Urbino dont il est le recteur depuis 1950.

Cet article est extrait d'une plus longue étude dans laquelle l'auteur, développant le point de vue d'un chrétien et d'un occidental, appelle à un retour aux principes essentiels de la pensée franciscaine : amour, paix et fraternité entre les hommes et les peuples du monde entier.

La vie d'un saint

PEU d'époques historiques et peu de lieux dans le monde se prêtaient moins que l'Italie du 12^e siècle à la naissance du "saint séraphique", de l'homme qui s'est donné comme mission "d'appliquer les enseignements de notre Seigneur Jésus-Christ et de suivre ses traces". Car, lorsque Francesco di Pietro de Bernardone naquit, en 1182, à Assise, en Ombrie, la péninsule était déchirée par les luttes : le pape affrontait l'empereur, les guelfes combattaient les gibelins, les bourgeois les nobles et les cités les cités.

L'homme qui allait fonder plus tard un grand ordre religieux dont la première règle était la pauvreté est né riche. Son père, Pietro di Bernardone, était marchand de tissus, et, avec sa belle apparence, sa fortune et ses idées chevaleresques puisées dans les chansons des troubadours français, François devint très vite le chef de file de la jeunesse dorée d'Assise.

Assoiffé d'aventures, il prit part, en 1202, à la guerre entre Pérouse et Assise, et fut fait prisonnier à la bataille de Ponte San Giovanni, cuisante défaite pour la ville d'Assise. Libéré une année plus tard, François tomba gravement malade, mais, dès son rétablissement, il reprit la route, en 1205, pour rejoindre l'armée papale. Ce voyage allait devenir son "chemin de Damas". Il avait à peine atteint Spo-

leto qu'il eut une vision qui lui enjoignait de regagner Assise et d'y attendre un appel qui le destinerait à une autre forme de chevalerie.

De retour dans sa ville natale, et pour se préparer à cet appel, il se consacre à la prière, en cherchant la solitude. Et il entreprend une pèlerinage à Rome où il a l'expérience intime de la pauvreté en se mêlant aux mendiants et en vivant lui-même d'aumônes.

L'appel si patiemment attendu se fit entendre dans la chapelle en ruine de San Damiano aux abords d'Assise. Un jour, une voix venant du crucifix accroché au-dessus de l'autel lui ordonna : "François, va et répare ma maison qui tombe en ruine !" Prenant cette injonction à la lettre, il retourna chez lui, se saisit dans la boutique de son père d'autant de piles de drap que son cheval pouvait en porter et se rendit à Foligno, où il vendit et le drap et le cheval.

Il pensait remettre l'argent ainsi obtenu au curé de San Damiano. Mais son père, fou de rage, le devança et le traîna devant les autorités civiles, puis devant l'évêque. Alors, devant le prélat qui n'en croyait pas ses yeux, François se dépouilla de ses vêtements et les confia à son père avec ces mots : "Jusqu'à ce jour, j'appelais Pietro di Bernardone mon père ; désormais je puis dire vraiment : Notre père qui êtes aux cieus..." L'évêque, stupéfait, lui donna un manteau pour couvrir sa nudité et François se retira dans la forêt du mont Subasio.

Il avait rompu les liens familiaux et renoncé aux biens matériels ; il était maintenant libre de se vouer uniquement aux œuvres de Dieu. Vêtu d'une grossière bure d'ermite, il se mit à restaurer d'abord la chapelle de San Damiano, puis la chapelle de Santa Maria degli Angeli,

Si saint François revenait...

Le message du "Poverello" d'Assise et la société industrielle

par Carlo Bo

même, contre tout ce qui aurait pu lui permettre un moment de relâchement, d'oubli et d'insouciance.

Il est évident que, entamée de cette façon, notre conversation hypothétique ne pourrait conduire à un accord, le saint continuant, lui, à courir les routes du monde (bien entendu sous d'autres aspects, vêtu autrement, prenant peut-être l'allure d'un marginal, d'un homme que la société a condamné et exclu). Aussi bien, la première chose qu'il évoque dans notre imagination, comme à travers la tradition séculaire de l'église catholique, c'est l'esprit de pauvreté.

Mais le principe même de notre économie contredit le principe évangélique de saint François. Et il est significatif que, si son discours est centré sur la négation — ne pas convoiter, ne pas posséder, ne pas accepter —, il nous pousse en même temps à donner, à faire accepter, à secourir de plus pauvres que nous.

Le thème de la « vera letizia » (véritable allégresse) est précisément cela : est joyeux, serein celui qui est mis à la porte de sa maison par une nuit de tempête et qui frappe en vain à la porte du couvent. Saint François fait de cette parabole domestique un outil efficace d'individualisation spiri-

tuelle : c'est quand le monde t'abandonne que tu trouves le salut.

Au plus profond du mal — affirme toujours ce déconcertant saint François, ce perturbateur que nous avons accueilli dans notre maison — réside l'unique signe de salut. Il s'ensuit que pour le saint l'espérance ne relève ni de nous ni des autres hommes, mais bien de Dieu qui nous assigne des tâches mystérieuses et nous la fait trouver sur les chemins tragiques de notre temps. La grâce n'est pas récompense, elle est seulement une promesse de récompense, de salut, la promesse que notre terre sera transformée en joie et en allégresse. ►



Photo © Télérama, Paris

L'amour de saint François pour la nature a trouvé son expression la plus caractéristique dans l'histoire où on le voit exhorter ses amis les oiseaux à chanter les louanges de Dieu. La nature lui apparaissait comme le miroir de Dieu, et son sens de la fraternité, qui ne se limitait pas aux hommes mais s'étendait à toutes les créatures de Dieu, s'est exprimé dans son célèbre *Cantico di frate sole* (Cantique au frère le soleil). Ce poème n'est pas seulement l'un des plus beaux de la littérature italienne, c'est aussi l'un des premiers qui aient été écrits en langue vernaculaire. Jusqu'au 13^e siècle, en effet, presque tous les textes littéraires italiens furent rédigés en latin d'église. Quand saint François écrivit le *Cantique*, en 1225, peu de temps avant sa mort, il traçait la voie qu'allaient suivre un Guido Cavalcanti et un Guido Guinizelli en adoptant le « dolce stil nuovo », le « doux style nouveau » de la poésie dont Dante chante les mérites dans la *Divine Comédie*. A gauche, Graham Faulkner qui joue le rôle de saint François dans le film de Franco Zeffirelli, *François et le chemin du soleil*.

appelée aussi, à cause de son exigüité, la Portioncule et qui allait devenir plus tard le centre de l'ordre des franciscains.

C'est dans cette chapelle que, lors de la fête de saint Matthieu, le 24 février 1208, il entendit les paroles de l'évangile avec lesquelles le Christ envoya prêcher les apôtres : « Ne prenez ni or, ni argent, ni monnaie, dans vos ceintures ; ni sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton ; car l'ouvrier mérite sa nourriture. Dans quelque ville ou village que vous entriez, informez-vous s'il s'y trouve quelque homme digne de vous recevoir, et demeurez chez lui jusqu'à ce que vous partiez. » Enfin le sens et le but de sa vie s'imposaient à lui avec une clarté de cristal. Bien que n'ayant pas été ordonné prêtre, il se mit à prêcher parmi ses concitoyens et fut vite entouré d'une poignée de disciples. Le 16 avril 1209, la règle de vie qu'il avait établie à leur intention recut l'approbation papale : la grande aventure de l'ordre monastique franciscain commençait.

Des femmes aussi s'assemblaient pour le rejoindre et, trois ans plus tard, il fonda un second ordre destiné à les accueillir : les Clarisses, d'après le nom de Clara Offreduccio, une femme noble de la ville d'Assise qui fut sa première adepte. Finalement, en 1221, il créa le tiers ordre des frères et sœurs de la Pénitence, une confrérie laïque qui, sans se retirer du monde ni faire des vœux monastiques, souhaitait vivre selon les principes de vie franciscains.

Pendant ce temps, l'ordre franciscain avait grandi et n'était plus confiné en Italie. En 1212, François s'embarqua pour la Terre sainte, mais il fit naufrage dans l'Adriatique et dut rebrousser chemin. En

1219, il alla en Egypte où les Croisés assiégeaient Damiette ; il aurait pénétré dans le camp sarrasin et prêché devant le sultan.

Une mauvaise santé, qui allait le tourmenter tout le reste de son existence, l'obligea à renoncer aux voyages en France et en Espagne qu'il avait projetés. De plus, sa présence se révélait nécessaire en Italie où la croissance continue de l'ordre des hommes exigeait un élargissement et une révision des règles monastiques. Les règles nouvelles et définitives des franciscains furent approuvées par le pape Honorius III en novembre 1223.

Epuisé par ses nombreuses maladies, qu'il appelait ses « sœurs », et les multiples pénitences qu'il infligeait à « son corps, ce frère bourricot », François éprouva le besoin de se retirer des affaires extérieures de l'ordre et, durant l'été de 1224, il fit retraite avec trois compagnons dans les montagnes de La Verna, non loin d'Assise. Là, comme il pria à l'occasion de la fête de la Levée de la croix, il eut la vision d'un séraphin pourvu de six ailes. Puis il constata que son corps présentait des stigmates, que ses mains, ses pieds et ses flancs portaient les marques des blessures du Christ.

A l'approche de Noël, François retourna à la Portioncule et, bien qu'en mauvaise santé et presque aveugle, il parcourut l'Ombrie à dos d'âne durant les premiers cinq mois de l'année 1225, prêchant l'évangile au peuple. Comme sa vue baissait de plus en plus, ses compagnons l'emmenèrent à Rieti pour un traitement médical, qui se révéla cependant inefficace. Dès lors, après un bref séjour à Sienna, il fut transporté à Assise. Le 3 octobre 1226, François s'éteignait à la Portioncule. En 1228, il fut canonisé par le pape Grégoire IX. ■

► Notre pauvre, ou plutôt le pauvre tel que nous nous plaisons à l'imaginer et à en cultiver l'image, est un être entièrement passif. Nous berçons, nous endormons le pauvre, nous faisons tout pour le libérer de ses guenilles pleines de lumière : nous lui donnons quelque chose pour qu'il s'en aille au plus vite, nous lui dispensons de bonnes paroles pour qu'il ne déränge pas notre tranquillité... Pour François, en revanche, le pauvre est roi, il est l'écharde plantée dans notre chair et il est surtout le visage de la vérité.

En avançant dans son enseignement d'amour, François fait aussi un pas de plus dans celui de l'esprit de pauvreté. Celui qui nous hait est un puissant, du moins un

vain et dérisoire le rêve de saint François, le rêve de la fraternité, de la paix à travers la fraternité. Et là réside l'un des aspects les plus bouleversants et les plus splendides de l'itinéraire franciscain : on peut distinguer chez le saint une nette tendance à la rébellion, à préférer ses propres convictions à l'obéissance... Il lui eût été facile de se mettre à la tête d'un mouvement de contestation à l'égard du "seigneur pape" et de son évêque. C'est alors qu'il comprit que la vérité ne réside pas hors de l'obéissance, et que l'obéissance, pareille à la nuit où souffle une tempête de neige, est un instrument de punition qui a pour but l'obtention de la liberté. Mais attention, non pas une obéissance purement machinale qui

serait l'équivalent d'une évasion facile, non : l'obéissance doit coûter des larmes et du sang.

La grande histoire du christianisme a été construite avec cet instrument majeur. Saint François le savait bien, lui qu'effrayait l'hérésie, la tentation du refus, et il n'avait pas peur d'assigner à ses frères le respect scrupuleux des principes évangéliques et de ce qu'enseignait l'église. Le soupçon de la théologie venait de cela, de ce que l'orgueil charnel puisse s'emparer à nouveau de notre cœur à partir d'une spéculation non contrôlée...

Quel sacrifice plus ardu peut être demandé à l'homme que celui qui exige l'effacement de sa propre intelligence ? Nous pensons que Dieu nous l'a donnée — cette intelligence — pour en user à notre guise. Mais saint François le nie absolument, radicalement. Pour lui, l'intelligence est seulement un moyen d'accroître l'amour de Dieu, l'attente de Dieu et elle doit être mise à la disposition de celui qui a été appelé à nous servir de guide. La proposition, la recommandation qui nous arrive de ce siècle disparu, à travers sa voix, est tacitement évitée, tue depuis déjà longtemps, depuis que l'homme s'est employé à se gouverner seul, à la recherche d'un équilibre que le hasard, notre capacité d'adaptation et notre illusion d'être seuls au monde semblaient lui avoir octroyé. En est sorti vainqueur, ou pour l'heure semble en être sorti vainqueur, le cri de Caïn, le cri même que saint François voulait chasser de notre vie quotidienne. Pourquoi rendre compte de nos actes, pourquoi renoncer à l'esprit de liberté, pourquoi faire de l'obéissance la condition même de la prière ? Comme on voit, saint François exigeait et exige beaucoup et ne nous parle jamais de ce qui nous sera donné en échange. Or, il nous promet la "parfaite allégresse", chose à laquelle personne ne croit plus ou ne pense qu'il soit possible de croire. Comme le Christ des évangiles, le



Saint Jean l'Évangéliste et saint François d'Assise, par le Greco (début du 17^e siècle).

Photo © Anderson-Giraudon, Paris. Musée du Prado, Madrid

Saint François et saint Dominique. Détail de l'une des fresques que Benozzo Gozzoli peint, entre 1450 et 1459, dans l'église de Saint Fortunat à Montefalco, en Ombrie.

Photo © Anderson-Alinari, Rome



homme qui nous ressemble et qui menace notre propriété, notre part de pouvoir, de gloire, d'ambition. Et voici saint François qui nous dit de l'aimer comme nous-mêmes, comme si le riche était un vrai pauvre, comme si dans l'image de ce vainqueur nous trouvions l'image du Christ avili et meurtri.

On peut penser que Dieu a envoyé saint François sur terre et sur les traces du Christ pour offrir, après coup, la démonstration que l'Évangile exalte une utopie... Et on peut demander alors à François et à Jésus : pourquoi prêchez-vous des choses si ardues, si difficiles, voire d'une application impossible, et que le monde s'est chargé, en deux mille ans, d'évacuer sinon totalement, du moins pour la plus grande part ?...

Notre vie, telle que nous l'avons vécue et la vivons encore, semble conçue pour démentir le rêve et la réalité de saint François ; autrement dit, les caractères, la nature, les tentations innombrables nous fournissent les instruments qui rendent

saint ne nous donne pas les règles sûres du salut, ne suscite pas dans notre mémoire angoissée le mirage des jardins enchantés : nous seuls, les hommes, indiquons à d'autres hommes des paradis terrestres qui deviennent ensuite un seul paradis où tout finit avec la mort et qui exalte les conquêtes visibles.

Mais nous ne percevons plus la part de folie qu'il y avait dans sa prédication ; elle ne nous secoue plus comme elle secouait ses contemporains, bouleversés par sa volonté de dépouillement, de dénuement. François soulevait la colère de ceux qui le voyaient prêcher dans les rues et sur les places publiques : il était une offense au modèle de société de son temps, une violence dont nous ne nous souvenons plus, que nous avons refoulée. Ce qui était alors une folie, la folie de Dieu, n'est plus qu'une étrangeté, qu'un lambeau arraché à notre curiosité.

Et pourtant, ce n'est pas exactement ainsi. Si en sept cents ans son souvenir ne s'est pas effacé, si de Dante aux écrivains récents qui sont tentés, de temps à autre, d'évoquer son souvenir, saint François parle encore à notre intelligence, c'est que ce chemin, provisoirement effacé de notre itinéraire, n'est pas barré. Saint François reviendra-t-il ? Pour l'instant, nous sommes contraints à imaginer la possibilité de son retour, à renverser la question sous la forme d'une hypothèse : et s'il revenait ? S'il revenait, si, un jour, il frappait à notre porte de papier, qui laisse passer une infinité d'autres nouvelles, d'autres messages, comment nous jugerait-il ? Quelle ne serait pas sa stupeur ?

Quand François frappe à notre porte, et cela advient bien plus souvent que nous ne le pensons, nous nous contentons d'entrouvrir, nous laissons entrer dans notre maison sa légende et laissons dehors ses vérités qui sont la patience, le pardon, l'amour. Au fond, c'est l'amour qui les rassemble et le résumé toutes. Pourquoi laissons-nous hors de la maison sa vérité "d'amour" ? Mais parce que nous sommes incapables d'amour ; le régime d'usure et d'exploitation, la règle du "do ut des" (je donne pour que tu puisses donner), la philosophie de vie qui en découle ont comme premier objectif l'esprit d'amour, ce "bonum" que nous inscrivons sur nos bannières et qu'en réalité nous ne respectons pas. Le "bonum" c'est seulement le nôtre et nous faisons tout pour l'obtenir, pour l'améliorer sur le plan pratique, mais ce n'est jamais — comme le voulait saint François — celui des autres.

Saint François a perdu, comme semblent avoir sombré ses rêves d'une communauté humaine dégagée des dures lois de l'économie. Les tentatives qui ont été faites sur d'autres continents et qui s'inspiraient de ses ambitions les plus généreuses appartiennent à l'histoire écrite et il est improbable qu'elles reviendront dans celle qui est encore à écrire.

La société industrielle a accru, dans des proportions gigantesques, les causes de la discorde sociale qui, du temps de saint François, avaient encore un caractère limité. Mais n'oublions pas que, dans une vision anticipatrice, il avait entrevu l'importance du problème et l'avait résolu de manière radicale, conformément à son tempérament.

Carlo Bo



Photo © Louis Monier, Paris

Wifredo Lam

1902-1982

L était grand, maigre, osseux : un de ces hommes dont on voit le squelette, comme Don Quichotte. Ce Don Quichotte qu'il vénérât comme une image de l'humanité idéale et auquel il avait dédié, de façon significative, son "autobiographie graphique". En dépit de cette ressemblance et malgré cet amour pour le gentilhomme de la Manche, Wifredo Lam n'était pas son compatriote (bien qu'il ait passé quatorze années décisives en Espagne). Il était un homme des Tropiques, des Antilles, un Cubain jusqu'au bout des ongles.

Il naquit à Cuba (Sagua la Grande, 1902), au cœur d'une région où le métissage des races et des cultures est une donnée historique aussi ancienne que déterminante, faisant de ce lieu, comme Lam l'a dit lui-même : « un carrefour géographique privilégié, à la fois point de rencontre et point de départ ». Et Lam unissait en lui, de par sa naissance, les quatre éléments majeurs du métissage antillais : l'africain, l'européen, l'indien (par sa mère) et le chinois (par son père).

Après avoir commencé ses études de peinture à La Havane, il s'embarque en 1923 pour l'Espagne où il va passer une période cruciale de sa vie. « Quand je suis arrivé en Espagne, dira-t-il plus tard, j'étais une sorte de rustre qui n'avait rien vu. Ma première visite au Prado me donna un choc. » En 1936-1937, il participe activement à la défense de Madrid contre l'assaut des troupes franquistes et à la fin de 1937 il se rend à Paris. Picasso, qu'il rencontra presque aussitôt, lui fait connaître André Breton et le mouvement surréaliste auquel il sera désormais étroitement lié. Cette rencontre du peintre malaguène et du surréalisme va se révéler décisive pour son art. Formé à la discipline intellectuelle et plastique de l'avant-garde européenne et profondément marqué par son enracinement antillais, Lam fondera bientôt ces deux influences dans ses premières grandes œuvres.

En 1941, fuyant l'invasion nazie, il s'embarque à Marseille, en compagnie de nombreux amis parisiens. Il retrouve en 1942 La Havane, après dix-huit ans d'absence : cette rencontre du pays natal, cette redécouverte des formes de la culture noire dans laquelle il était né enflammant son imagination créa-

trice. En 1943, il achève son célèbre tableau, *La Jungle* (voir le Courrier de l'Unesco, décembre 1981), peinture "métisse" par excellence où les images et les mythes du syncrétisme cubain (animisme africain et catholicisme espagnol) s'expriment à travers les formes de l'art européen d'avant-garde, avec une force et une imagination explosives qui provoqueront un véritable scandale à New York où l'œuvre, cette année-là, fut exposée. Lam restera à Cuba jusqu'en 1952. A cette date, il revient à Paris, où il se fixe définitivement. Cependant, il retournera souvent dans son pays, surtout à partir de la victoire de la Révolution cubaine (1959) à laquelle il apporta son soutien dès le départ.

Sa peinture lui vaut alors une renommée universelle : Lam s'affirme, d'œuvre en œuvre, comme l'un des grands artistes de ce tiers-monde qui va connaître son réveil, comme le héraut des cultures opprimées et dédaignées. Par la puissance magique de son imagination, cet univers de l'occulte et du mystérieux acquiert forme et lumière, accède à la pleine conscience de son existence. Aussi Alain Jouffroy a-t-il pu dire de *La Jungle* que « c'est la première déclaration plastique révolutionnaire d'un tiers-monde qui serait déjà conscient de la nécessité d'une mise en commun de toutes les cultures, et l'annonce prophétique de cet éveil sur un plan mondial. » Car « *La Jungle* affirme qu'il n'y a aucune contradiction insurmontable entre les peuples et que tout se tient ».

En effet, si Lam est un homme des Antilles et du Nouveau Monde, il appartient aussi entièrement au vieux monde. L'explosion de l'héritage afro-cubain, dans ses œuvres de la maturité, a été rendue possible par l'aventure même qu'a connue l'art européen du 20^e siècle (que l'on pense à la découverte de l'art africain "primitif" par un Picasso et un Matisse). Métis par ses origines, Lam l'est aussi par son art. D'où ce dynamisme, cette joie, ce ferment révolutionnaire que son œuvre, puisant à la double aventure des Caraïbes et de l'art moderne, a su conserver jusqu'au bout.

Wifredo Lam est mort à Paris, par un jour clair de ce mois de septembre 1982.

Francisco Fernández-Santos

Szymanowski redécouvert

par Jerzy Waldorff

LE destin des grands créateurs est souvent imprévisible. Les œuvres d'un Antonio Vivaldi n'ont été découvertes que deux siècles après sa mort. Comme tant d'autres peintres, Van Gogh a connu la misère, alors que ses tableaux valent aujourd'hui des millions de dollars. Parfois aussi, des créateurs hors du commun sont célébrés de leur vivant, mais, une fois disparus, ils doivent traverser le "purgatoire" d'un provisoire et injuste oubli. Karol Szymanowski, considéré, dans les années trente, comme l'un des plus grands compositeurs européens, se trouve dans ce cas.

Karol Szymanowski est né le 3 octobre 1882 à Timoszóvka, petite ville située aux frontières de l'Ukraine et de la Podolie. La coïncidence peut paraître étrange, mais c'est dans ces mêmes "confins" de la Pologne que sont nés Joseph Conrad-Korzeniowski, le grand écrivain anglais d'origine polonaise, le célèbre pianiste et homme d'Etat Ignacy Paderewski, ainsi que Jaroslaw Iwaszkiewicz, éminent écrivain polonais du 20^e siècle. Faut-il rappeler aussi que deux femmes illustres, Ewelina Hanska, le grand amour de Balzac, et Karolina Iwanowska, devenue princesse de Wittgenstein, l'inspiratrice de Franz Liszt, étaient originaires de la même région ? Il faut croire que certaines terres sont particulièrement aptes à engendrer des génies et à faire rêver.

Il est vrai que Szymanowski eut la chance de naître dans une famille qui s'intéressait beaucoup au théâtre, à la littérature, mais surtout à la musique. Loin de contrarier la vocation du jeune Karol, elle lui permit d'étudier à Varsovie, où il se lie d'amitié avec le pianiste Arthur Rubinstein et avec Pavel Kochans, le violoniste. Ces brillants interprètes deviendront plus tard les plus fidèles propagateurs des œuvres de Szymanowski, tant en Europe qu'en Amérique.

A ses débuts, le compositeur polonais est influencé par Chopin et Scriabine. Mais, dès 1902, l'Étude en si bémol mineur, que Paderewski inscrit à son répertoire, fera connaître Szymanowski à travers le monde. A partir de 1906, les orchestres de Varsovie, de Berlin et de Vienne créent certaines de ses œuvres

JERZY WALDORFF, *essayiste et critique polonais, est vice-président du Conseil de la musique du ministère de la culture de son pays. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés à la musique, notamment de deux monographies sur Karol Szymanowski.*

symphoniques. Dans la tradition de l'époque, le prince Wladislaw Lubomirski, mécène ambitieux et homme de goût, offre à Szymanowski l'hospitalité

A son retour d'Afrique, à la veille de la Première guerre mondiale, Szymanowski passe par Paris, où il rencontre Claude Debussy, et par Londres, où il fait la connaissance d'Igor Stravinski. Ce dernier est un être d'un abord froid, voire hautain. Comme Arthur Rubinstein le raconte, non sans humour, dans ses *Mémoires*, l'entrevue fut franchement décevante. A la fin de l'été 1914, Szymanowski regagne, par un des derniers trains qui circulent encore à travers l'Europe, sa Timoszóvka natale. Alors que les canons commencent à tonner en Occident, le compositeur est saisi d'une fièvre créatrice à laquelle nous devons un grand nombre d'œuvres majeures, dont



De gauche à droite : Grzegorz Fitelberg, chef d'orchestre et compositeur polonais, Karol Szymanowski et le célèbre pianiste Arthur Rubinstein.

de son palais de Vienne et le recommande à "Universal Edition". Cette maison publiera, désormais, toutes les œuvres du compositeur, à l'exception des dernières — le ballet *Harnasie*, la quatrième Symphonie concertante et le deuxième Concerto pour violon — qui paraîtront dans la maison parisienne Max Eschig.

Les compositions qui s'échelonnent entre 1906 et 1910 témoignent de l'engouement qu'inspirent au jeune musicien les œuvres de Max Reger, Richard Strauss, l'impressionnisme de Debussy, la musique arabe (que lui révèle un voyage en Afrique). Mais bientôt Szymanowski trouvera sa propre voie, d'une inspiration essentiellement polonaise.

trois au moins méritent d'être mentionnées.

Inspiré par le *Chant de Mai* du poète polonais Tadeusz Micinski, le premier Concerto pour violon est un chant d'amour qui s'élève sur un indicible fond d'angoisse. La troisième Symphonie *Chant à la nuit* pour orchestre ténor et chœur, est d'une facture toute différente. Ecrite sur les paroles de Rumi, le grand poète de langue persane (13^e siècle), cette œuvre gigantesque évoque par sa richesse sonore l'ample respiration de l'océan et culmine dans une méditation proche de l'extase : "Moi et Dieu nous sommes seuls..."

Il faut mentionner enfin les *Mythes*, une suite pour violon et piano, dont la *Fontaine d'Aréthuse*, œuvre exigeant

une grande virtuosité, est le morceau le plus connu. Sur le chemin de l'Afrique, Szymanowski s'est arrêté pour quelque temps en Sicile, où il a eu la révélation de l'antiquité, dont l'ancienne "Grande Grèce" est encore tout imprégnée. Les *Mythes* en sont le reflet.

Après le Traité de Versailles, le compositeur et sa famille quittent Elisavetgrad, où ils s'étaient installés, et regagnent la Pologne ressuscitée. A partir de 1920, ses œuvres seront de plus en plus nourries de folklore : chants, danses, improvisations de "violoneux", notamment des montagnards du massif des Tatras. Mais, en introduisant les mélo-

le surnom de "romantique de la modernité".

Avec le temps, cependant, sa technique s'affine, devient toujours plus rigoureuse, plus sobre et plus efficace. Szymanowski parvient à un sommet avec son oratorio *Stabat Mater*, considéré universellement comme un chef-d'œuvre.

L'autorité croissante du compositeur lui vaut d'être nommé directeur du Conservatoire de musique de Varsovie. Mais la jalousie de ses pairs et les cabales qui se nouent dans les hautes sphères du gouvernement l'obligent, en 1932, à renoncer à ce poste. Il ne s'en consolera jamais. Or, Szymanowski n'avait pas besoin de pro-

neur de la Société internationale de musique contemporaine, à laquelle ont appartenu aussi Richard Strauss, Manuel de Falla, Ravel, Stravinski, Bartok, etc.

Entre 1924 et 1926, le premier Concerto pour violon de Szymanowski est joué, entre autres, par Sampigny à Paris, par Kochanski à New York, par Stokowski et Huberman à Vienne. Le *Stabat Mater* est représenté, entre 1929 et 1937, à Naples, Vienne, Bruxelles, Paris, Klagenfurt, Varsovie, New York, Düsseldorf et Chicago. Le ballet *Harnasie* est donné, entre 1935 et 1937, en version concertante, à Cleveland et à New York, et dansé à Prague, Paris, Belgrade et Hambourg. Lorsque Szymanowski compose sa quatrième Symphonie concertante pour piano et orchestre, il la joue lui-même à Copenhague, Moscou, Amsterdam, Bucarest, Stockholm, Paris et Londres.

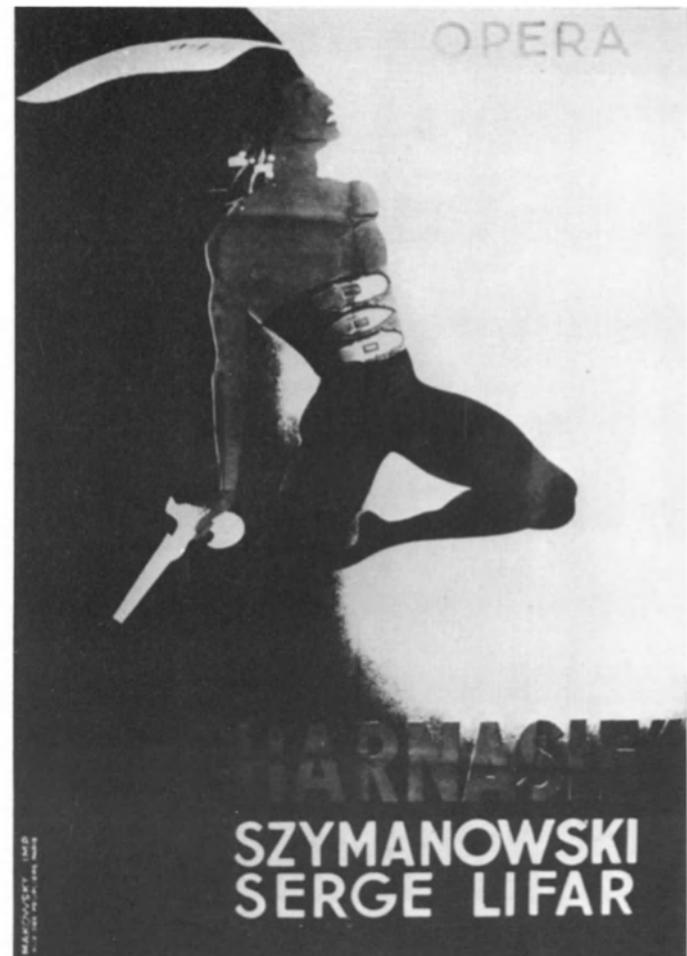
Le dernier grand succès que Szymanowski remporta de son vivant, fut aussi la source de l'un de ses plus grands chagrins. En 1936, le Grand Opéra de Paris montait son ballet *Harnasie* dans une chorégraphie due à Serge Lifar, son principal interprète. La critique, unanime, couvrit le compositeur d'éloges. Hélas, peu de jours après la "première", un incendie éclata dans les coulisses et le spectacle dut être transféré "en catastrophe" au théâtre des Champs-Élysées. Le compositeur ne reçut pas d'autres offres de représentation par la suite.

Szymanowski succombait, en 1937, à la tuberculose, une maladie qu'il avait contractée dès son enfance et qui, à l'époque, était souvent inguérissable.

Deux ans plus tard, la Seconde guerre mondiale, déclenchée par Hitler, balayait l'Europe, détruisait la Pologne et effaçait le souvenir du grand musicien. La paix revenue, la reconstruction de la Pologne achevée, un certain snobisme, une certaine avant-garde — parfois plus conservatrice, à sa façon, que novatrice — retardèrent la redécouverte d'un compositeur qui, traité jadis de "romantique", était devenu, entre temps, grâce à la rigueur et à la beauté de son art, un "classique".

Au printemps de 1975, la représentation, à Londres, au Sadler's Wells, de l'opéra de Szymanowski, *Le Roi Roger*, par le New Opera Company, fit sensation. Elle amorça aussi une réaction en chaîne. Les reprises, non seulement du *Roi*, mais aussi d'autres œuvres du maître polonais, se multiplièrent à travers le monde. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple récent, à l'automne 1981, *Le Roi Roger* triompha au théâtre Colón de Buenos Aires.

Puisse l'anniversaire du centenaire de la naissance de Szymanowski, inscrit au calendrier mondial de l'Unesco, contribuer à faire revivre et diffuser une œuvre qui, par ses hautes qualités esthétiques, apporte une joie et un apaisement plus que jamais nécessaires dans le monde actuel. ■



L'affiche de la première parisienne de *Harnasie*. Ce ballet, créé à Prague en 1935, fut monté à l'Opéra de Paris l'année suivante et reçut un accueil chaleureux. Dans cette œuvre Szymanowski s'est inspiré de récits sur la vie des « brigands d'honneur » et a intégré certains airs du folklore musical des montagnes des Tatras.

Photos © Institut polonais, Paris

dies populaires ou les rythmes des danses paysannes dans des compositions comme l'oratorio *Stabat Mater*, le ballet *Harnasie* ou la quatrième Symphonie concertante, Szymanowski use de la même liberté et du même raffinement orchestral qu'un Prokofiev, un Bartok ou un Stravinski.

Le compositeur polonais s'est rarement départi du système tonal. Dans ses rares expériences atonales, il s'est rapproché de l'écriture sérielle de Schönberg, sans toutefois utiliser une dodécaphonie parfaite. En fait, il était surtout attaché à l'originalité des lignes mélodiques, à leur scintillement et à leur éclat, et soucieux d'exprimer, musicalement, les sentiments profonds et permanents de l'homme. Dans ce sens, il méritait bien

diguer un enseignement direct pour former des musiciens comme Grazyna Bacewicz, Witold Lutoslawski, Tadeusz Baird ou Krzysztof Penderecki. Même en s'opposant parfois au "romantisme" de Szymanowski, ces jeunes créateurs n'en profitaient pas moins des leçons qui se dégageaient des œuvres de leur aîné.

Si le maître rencontrait des difficultés dans son pays, ses succès à l'étranger firent bientôt de lui une figure de proue de la musique européenne. En 1929, il reçoit l'ordre de la Couronne italienne, l'année suivante il devient membre de l'Académie des sciences et des arts de Prague. En 1931, on lui décerne, en France, la croix de chevalier de la Légion d'honneur et il devient membre d'hon-

Bharati, poète et patriote

par K. Swaminathan

L'INDE célèbre cette année le centenaire de Subrahmanya Bharati (1882-1921) que les Tamouls considèrent comme un "Mahakavi" (grand poète), voire un "Amarakavi" (un poète immortel) et que les historiens tiennent pour l'une des voix les plus authentiques de l'Inde moderne. Bharati a chanté, en effet, l'unité de la nation, son aspiration passionnée à la liberté, et la quête d'une fraternité universelle. Au cours de sa brève vie active, qui n'a duré que deux décennies, Bharati — en tant que journaliste, poète et patriote — a véritablement révolutionné la littérature et la façon de penser du peuple tamoul. Il alliait une connaissance profonde des traits permanents de la vieille tradition morale, qu'il admirait, à une vision prophétique de l'idéal d'une humanité unie. Il a su ainsi lier étroitement la prose et la poésie tamoule à la réalité contemporaine en utilisant la langue populaire dans ses chants et ses poèmes qui ont pour thème aussi bien le travail servile que l'invasion de la Belgique, la grande révolution russe, l'exigence d'une intégration nationale ou d'une réelle indépendance.

Subrahmanya est né le 11 décembre 1882, à Ettayapuram, dans le district de Tirunelveli, qui dépendait alors de la Présidence de Madras. Son père, Chinnaswami Iyer, travaillait pour le *zamindar* (chef) local. La mère de Subrahmanya mourut alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Son père souhaitait que son fils aîné devînt un officier ou un ingénieur éduqué à la façon britannique. Mais le garçon se montra réfractaire à ces études "rentables" et il échoua aux examens du baccalauréat.

Déjà, pendant ses études, son don spontané pour la versification faisait sensation parmi ses maîtres et ses camarades. A quinze ans, il fut marié à Chellamal, âgée de sept ans. Il se vit alors confié une tâche de tout repos : lire au chef local les journaux quotidiens. C'est vers cette époque que,

K. SWAMINATHAN, de l'Inde, éducateur et journaliste, est depuis 1960 le responsable de la publication des « Œuvres complètes de Mahatma Gandhi ». Cette édition, faite à l'initiative du gouvernement indien, regroupera, en plusieurs volumes, les écrits et les discours de Gandhi.



Le poète Subrahmanya Bharati photographié avec son épouse.

Photo © Département de l'information et des relations publiques du gouvernement de Tamilnadu, Madras

lors d'une réception à la cour, une assemblée de poètes lui accorda le titre de "Bharati". Dès lors, il fut connu dans les cercles littéraires comme Subrahmanya Bharati, ou comme "Bharati" tout court (personnification de Saraswati, la déesse de la connaissance).

L'existence paisible qu'il menait dans sa ville natale fut de courte durée. Un an plus tard, son père mourut, laissant la famille confrontée à des conditions matérielles précaires. Bharati se rendit à Varanasi pour rejoindre sa tante. Les deux années de séjour à Varanasi modelèrent profondément sa personnalité et sa vision des choses ; il acquit une connaissance solide du sanscrit, de l'hindi et de l'anglais ; il fut reçu avec la mention assez bien aux examens d'entrée à l'université d'Allahabad ; il lut avec profit et plaisir les poètes romantiques anglais, notamment Shelley.

A la recherche d'un gagne-pain, Bharati revint à Ettayapuram en 1901, où il enseigna pendant quelque temps le tamoul dans un lycée. A l'âge de 22 ans, il entra en relation avec G. Subrahmanya Iyer, rédacteur en chef du "Swadesa Mithran", un important quotidien tamoul, publié à Madras. Le jeune homme fut invité à collaborer au journal comme rédacteur en chef adjoint. Son habileté d'écrivain et ses talents de traducteur lui permirent de diffuser dans le public tamoul les œuvres inspirées d'un Swami Vivekaranda, Aurobindo Ghose et Bal Gangadhar Tilak. Bientôt, le rebelle qui sommeillait en Bharati l'entraîna dans le tourbillon de la politique indienne. Ses articles qui épousaient les thèses "extrémistes" et étaient écrits dans un style inimitable, atteignirent un large public. L'étape suivante, et, hélas, la dernière, fut la conversion de la poésie tamoule, grâce à la remar-

Sauver Hué



L'histoire du Viet Nam

L'OUVRAGE que vient de publier M. Lê Thành Khôi, professeur à la Sorbonne et consultant à l'Unesco, constitue le tableau le plus complet existant à ce jour de l'histoire du Viêt Nam, des origines à 1858 (date de l'intervention française). En puisant aux meilleures sources — tant vietnamiennes, chinoises, qu'euro-péennes — et en tenant compte des plus récentes découvertes archéologiques faites dans ce pays, l'auteur est parvenu à retracer l'ensemble de l'évolution de la civilisation vietnamienne.

Le premier royaume viêt, le Van Lang, apparaît au 7^e siècle avant J.-C., à l'âge du bronze. Le rayonnement de sa culture s'étendra sur la Chine méridionale et le Sud-est asiatique comme l'atteste, notamment, la diffusion des fameux tambours décorés de Dong-son. Son organisation présente de nombreux traits communs avec d'autres cultures de cette région : cultures par brûlis et irrigation, emploi de hoes de pierres et d'aires en bronze, totémisme, tatouage, constructions sur pilotis, etc.

Envahi par les Han au 2^e siècle avant J.-C., le Viêt Nam va faire partie, pendant plus de mille ans, de l'empire chinois qui introduira dans le pays le fer et y fait pénétrer le confucianisme et le taoïsme (le bouddhisme est venu du sud). Mais cette intégration ne franchit pas certaines limites.

Grâce à une culture déjà fortement constituée et affirmée, à la base économique qu'offre le delta du Fleuve Rouge, grâce à une population relativement nombreuse et à la ferme structure de leurs communautés villageoises, les Viêt purent — cas sans doute unique parmi les peuples du sud du Yangzi — conserver leur identité et leur langue pour finalement reconquérir, après bien des vicissitudes, leur indépendance au 20^e siècle.

La construction de la nation vietnamienne, en effet, a été rythmée par un double mouvement : résistance aux invasions périodiques du nord et "marche vers le sud" d'un peuple d'agriculteurs qui, dans cette avancée pour conquérir de nouvelles terres, se heurtera aux Chams, puis aux Khmers. Le système monarchique, d'abord "patrimonial" et s'appuyant sur le clan royal, devient, à partir du 15^e siècle, "bureaucratique" avec le confucianisme comme doctrine officielle et un corps de fonctionnaires recrutés par la voie de concours littéraires.

Mais après une période de vigueur, le confucianisme se sclérosera. Et au 19^e siècle, l'immobilisme intellectuel, la stagnation économique, les tensions sociales, qui se traduisent par de nombreuses révoltes paysannes, sonnent le glas de la monarchie dès avant les coups de l'étranger.

Dans le domaine littéraire, toutefois, le 18^e et le 19^e siècle marquent l'apogée de la poésie vietnamienne : l'auteur en dégage la signification sociale et nous donne la traduction de quelques très beaux textes.

L'ouvrage de M. Lê Thành Khôi n'est pas seulement une synthèse unique de l'histoire politique et du devenir culturel remarquablement documentée et illustrée (plus de cent illustrations jalonnent cette évolution : objets préhistoriques, tambours dogsoniens, architecture religieuse, civile et militaire, sculpture, peinture, céramique et calligraphie). C'est aussi une contribution personnelle, éclairante, aux débats toujours ouverts entre historiens sur un certain nombre de points : la formation de la nationalité vietnamienne, le caractère "féodal" ou "asiatique" de l'ancien mode de production, la reconstitution de l'unité vietnamienne au 18^e ou au 19^e siècle, etc.

C'est donc un livre de référence, indispensable non seulement aux chercheurs et enseignants qui étudient l'Asie orientale, mais au grand public, à tous ceux qui s'intéressent au Viêt Nam et cherchent à comprendre, dans toute leur profondeur, dans toute leur dimension, certains aspects de sa situation actuelle. ■

Histoire du Viêt Nam des origines à 1858 par Lê Thành Khôi, Sudestasia, Paris, 1982. 452 pages.



2



4



5



3

Située sur la rive nord de la rivière des Parfums, à 12 km de la côte, la ville de Hué est l'ancienne capitale de la dynastie vietnamienne des Nguyen. Dans son noyau — constitué par la « cité impériale » et la « cité pourpre interdite » — elle renferme un groupe de monuments, datant du premier tiers du 19^e siècle, d'un très haut niveau artistique. A ce vaste ensemble architectural urbain il faut ajouter les sept tombeaux royaux situés à quelques kilomètres au sud de la ville, avec leurs temples, leurs palais et leurs jardins. Mais ce haut lieu de la culture vietnamienne est dans un grave état de délabrement. Outre les injures du temps, ces édifices subissent les assauts de la végétation tropicale après avoir souffert, en 1947, d'un terrible incendie et, en 1968, des combats qui se sont déroulés dans la ville. Dès la fin de la guerre, en 1975, le gouvernement de la République socialiste du Viet Nam a entrepris de parer au plus pressé par des travaux de protection provisoires. Pour l'aider, l'Unesco, qui a pour but, entre autres, de préserver le patrimoine culturel de l'humanité, a lancé, en novembre 1981, par la voix de M. Amadou-Mahtar M'Bow, son Directeur général, un appel à la communauté internationale en vue du sauvetage de Hué. Le projet à long terme, adopté par la Conférence générale de l'Unesco, prévoit une première tranche de travaux portant sur la restauration et la reconstruction de quinze monuments et de deux tombeaux (1981-1986). Nos illustrations : 1) L'entrée est de la Cité impériale, 2) Le tombeau de Minh Mang, situé à 14 km de Hué, 3) Le tombeau entouré de jardins de Minh Mang, 4) Le pavillon Mien Lan Cac de la cité impériale, 5) La cité interdite : la partie intérieure de Ta Vu, incendié en 1947, 6) L'esplanade des mandarins du tombeau du roi Khai Dinh.

Photos Vorontzoff - Unesco

6



LATITUDES ET LONGITUDES

Le Prix pour la paix de l'Unesco a été accordé au SIPRI

Le Prix Unesco de l'éducation pour la paix, d'un montant de 60 000 dollars, a été accordé à l'Institut international de recherches sur la paix de Stockholm (SIPRI). Depuis qu'il a été créé et financé par le Parlement suédois en 1966, le SIPRI a acquis une réputation mondiale en s'affirmant comme le plus important centre international de recherches et d'information sur les problèmes du désarmement et de la limitation des armements. Prenant la parole lors de la cérémonie de remise du prix au Siège de l'Unesco à Paris, M. Amadou-Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco, a déclaré que le SIPRI a rendu, à travers ses publications, un service insigne à la communauté internationale en contribuant à attirer l'attention de l'opinion publique sur les dangers de la course aux armements et en fournissant des éléments d'information essentiels pour l'enseignement concernant le désarmement et la paix.

Nouveaux prix du Courrier de l'Unesco

L'augmentation constante des coûts de production et de distribution nous oblige, à notre grand regret, d'augmenter le prix de vente du *Courrier de l'Unesco*.

Pour l'année 1983, nos nouveaux tarifs seront les suivants :

- Prix de l'abonnement annuel : 58 F français,
- Prix du numéro : 6 F français,
- Prix de la reliure : 46 F français.

Nous regrettons de ne plus pouvoir offrir un abonnement à taux réduit de deux ans.

Nos agents de vente dans les différents pays (voir page 35) indiqueront à nos abonnés les tarifs dans les monnaies correspondantes.

Le 158^e État membre

Le 15 juillet 1982, Antigua et Barbuda est devenu le 158^e État membre de l'Unesco.

Les cartes de vœux de l'UNICEF

Depuis trente ans, les cartes de vœux de l'Unicef ont contribué à fournir des aliments, des soins médicaux et du matériel scolaire aux enfants nécessiteux de plus de cent pays. Les cartes et les cadeaux de cette année sont d'une grande variété : portefeuilles de correspondance, édition spéciale de cartes de grand format et coffret comportant une collection de cartes et de cadeaux, un "puzzle sur la jungle" conçu par l'artiste français Javo, etc. Tous sont maintenant disponibles dans les points de vente de l'Unicef à travers le monde. Un agenda de bureau pour l'année 1983, illustré de soixante photos en cou-



leur sur le thème de l'eau et de la vie, est également en vente. Ci-dessus, une sélection attrayante de dessins en mini-format.

Lectures

- **Ecologie et vieillissement**
- **Adaptabilité et vieillissement**
- **Bibliographie internationale sociale**

Le Centre international de gérontologie sociale dont le siège social est à Paris a publié, en 1982, le premier volume d'une *Bibliographie internationale de gérontologie sociale* qui en comptera deux. Le second volume paraîtra très prochainement. Cette bibliographie regroupe 65 pays de toutes les régions du monde. Les 1 500 références sont pratiquement toutes suivies d'un commentaire descriptif en français et en anglais. Prix pour les deux volumes, port inclus : 155 francs pour la France, 160 francs pour l'Europe, 175 francs pour les autres pays. A commander au Centre international de gérontologie sociale, 91, rue Jouffroy, 75017 Paris.

Publications du Centre international de Gérontologie sociale
Paris

- **Nord-Sud**
Les enjeux, par Abdelkader Sid-Ahmed
Publisud, Paris, 1981

- **L'emploi**
Enjeux économiques et sociaux
Colloque de Dourdan
Librairie François Maspero
Paris, 1982

- **Mondes en marche**
Alfred Sauvy
Ed. Calmann-Lévy
Paris, 1982

- **L'Homme d'où vient-il**
Dr. Maurice Bucaille
Ed. Seghers
Paris, 1981

- **Le jeu des possibles**
François Jacob
Ed. Fayard
Paris, 1981

- **Les enfants de Poto-Poto**
Michel Croce-Spinelli
L'Harmattan
Paris, 1982

- **Dictionnaire de la Presse**
écrite et audiovisuelle
La Maison du dictionnaire
Paris, 1982

- **Hiroshima-Nagasaki**
Comité pour la publication du livre
Tokyo

Bureau de la Rédaction : Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le *Courrier de l'Unesco* expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Rédacteur en chef adjoint : Olga Rödel

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb

Rédacteurs :

Edition française : Alain Lévêque (Paris)

Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)

Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)

Edition russe : Nikolai Kouznetsov (Paris)

Edition arabe : Sayed Osman (Paris)

Edition allemande : Werner Merkli (Berne)

Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)

Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)

Edition hindie : Krishna Gopal (Delhi)

Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)

Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)

Edition persane : Mohammed Reza Berenji (Téhéran)

Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)

Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)

Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)

Edition ourdoue : Hakim Mohammed Said (Karachi)

Edition catalane : Joan Carreras i Martí (Barcelone)

Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

Edition coréenne : Lim Moun Young (Séoul)

Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa

(Dar-es-Salaam)

Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate,

slovène : Punisa Pavlović (Belgrade)

Edition chinoise : Shen Guofen (Pékin)

Edition bulgare : Pavel Pissarev (Sofia)

Editions braille : Frederick H. Potter (Paris)

Rédacteurs adjoints :

Edition française :

Edition anglaise : Roy Malkin

Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Robert Jacquemin

Promotion-diffusion : Fernando Ainsa

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

PUBLICATIONS UNESCO SUR LA PAIX

L'APARTHEID : pouvoir et falsification historique

par Marianne Cornevin

Une réfutation de l'histoire officielle sud-africaine et une étude fouillée de l'apartheid fondée sur des indices archéologiques et anthropologiques irrécusables. 155 p. 38 F

LE CONSENSUS ET LA PAIX

Pour une nouvelle approche des relations internationales : la résolution des conflits d'intérêts et d'opinions par la concertation. L'art et la technique du consensus. 238 p. 55 F

LA COURSE AUX ARMEMENTS

Conséquences sociales et économiques. Tendances de la recherche et bibliographie. 50 p. 8 F

DANGERS DES ARMEMENTS MODERNES POUR L'HOMME

Effets directs ou indirects de la guerre sur l'environnement naturel et humain. Bibliographie analytique. 28 p. 8 F

LES DIMENSIONS INTERNATIONALES

DES DROITS DE L'HOMME

Rédacteur : Karel Vasak

Manuel destiné à l'enseignement des droits de l'homme dans les universités. Réalité juridique, fondements historiques et développement des droits de l'homme. Institutions internationales de protection et de promotion. 780 p. 75 F

L'ENSEIGNEMENT DES DROITS DE L'HOMME

Echanges de points de vue et d'expériences.

Un précieux document de référence pour une meilleure éducation en matière de droits de l'homme. 274 p. 35 F

LA GUERRE OU LA PAIX

Misère, faim, racisme, course aux armements, déni des droits de l'homme, autant de défis à la paix. Les propositions des Assises de la Paix pour la solution des conflits, qui s'inscrivent, toutes, dans les perspectives de la solidarité morale et intellectuelle de l'humanité. 241 p. 38 F

QUELQUES SUGGESTIONS POUR UN ENSEIGNEMENT SUR LES DROITS DE L'HOMME

Présentation de formules variées pour enseigner les droits de l'homme. Aperçu des programmes de sensibilisation à l'école primaire et secondaire. Projets et matériels documentaires. Adresses utiles. 167 p. 10 F

PAIX SUR LA TERRE. Anthologie de la paix

Choix de pages, célèbres ou moins connues, à travers lesquelles des femmes et des hommes, venus de toutes les cultures et de toutes les époques, ont exprimé ce qui leur semblait être un chemin possible vers la paix. 235 p. 45 F

AUX SOURCES DU FUTUR

par Amadou-Mahtar M'Bow

La problématique mondiale et les missions de l'Unesco.

L'acquis de 36 années de coopération internationale.

Les lignes de force de l'actuelle décennie. 125 p. 20 F

RACISME, SCIENCE ET PSEUDO-SCIENCE

Examen critique des théories et données scientifiques invoquées parfois pour justifier le racisme et la discrimination. 162 p. 38 F

RECHERCHE SUR LA PAIX

Bilan et mise à jour des recherches sur la paix entreprises par les institutions nationales et internationales. Rapport des tendances récentes. Répertoire mondial et index alphabétique des institutions et des sujets de recherche. 252 p. 26 F

SUICIDE OU SURVIE. Les défis de l'an 2000

L'homme jouet ou maître de ses œuvres en ce dernier quart de siècle. 210 p. 38 F

LA VIOLENCE ET SES CAUSES.

Réflexion de divers auteurs notamment :

Jean-Marie Domenach, Henri Laborit, Alain Joxe...

Tension internationales ? Agressivité humaine ? La violence sous ses différentes formes et ses causes sous-jacentes. 287 p. 45 F

En vente par correspondance à l'Unesco, Bureau D.080, 7, place de Fontenoy 75700 Paris

en joignant votre règlement par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets Paris 12 958-48F, libellé à l'ordre de la Librairie de l'Unesco.

Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasheri, Tirana — **ALGÉRIE.** Société nationale d'édition et diffusion (SNEDI), 3 bd Zirout Youcef, Alger — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Le Courier de l'Unesco (allemand, anglais, français, espagnol), Mr Herbert Baum Deutscher Unesco-Kurier Vertrieb Besaltstrasse 57 5300 BONN 3. Autres publications : S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Germering/München. Pour les cartes scientifiques seulement. Geo Center Postfach 800830 Stuttgart 80 — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R D A. — **ARGENTINE.** Librería El Correo de la Unesco EDILYR S R L Tucumán 1685 1050 Buenos Aires — **AUTRICHE.** Buchhandlung Gerold and Co Graben 31 A-1011 Wien. — **BELGIQUE.** Ag pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du "Courrier" : Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13 Edition néerlandaise seulement : N. V. Handelmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen. — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B. P. 294 Porto Novo — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9.052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMÉROUN.** Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. n° 1600, Yaoundé. — **CANADA.** Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste. Catherine Ouest, Montréal, Que H3H 1M7. — **CHILI.** Librería La Biblioteca Alejandro, 1867 Casilla, 5602 Santiago 2 — **CHINE.** China National Publications Import and Export Corporation, P.O. Box 88, Beijing — **COLOMBIE.** Instituto Colombiano de Cultura, Carrera 3A n° 18/24 Bogotá. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B. P. 577 Brazzaville ; Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B. P. 493, Brazzaville — **CÔTE D'IVOIRE.** Librairies des Presses Unesco, Commission Nationale Ivoirienne pour l'Unesco, B. P. 2871, Abidjan — **DANEMARK.** Munksgaard export and subscription service 35 Norre Sogade 1370 Copenhagen K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire — **ESPAGNE.** MUNDI-PRENSA Libros S. A., Castelló 37, Madrid 1, Ediciones

LIBER, Apartado 17, Magdalena 8, Ondárroa (Vascaya) DONAIRE, Apto de Correos 341, La Coruna ; Librería Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4, Librería CASTELLS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7. — **ÉTATS-UNIS.** Unipub 345, Park Avenue South, New York, N.Y. 10010. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki Suomalainen Kirjakauppa Oy, Koivuvuoraan Kuja 2, 01640 Vantaa 64 — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12.598 48 — **GRÈCE.** Toutes librairies internationales. — **RÉP. POP. REV. DE GUINÉE.** Commission nationale guinéenne pour l'Unesco, B. P. 964, Conakry. — **HAÏTI.** Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B P 64, Ouagadougou. — Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique ». Ouagadougou — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U.22, Budapest V., A.K.V. Könyvtársok Boltja. Népköztasaság utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd. : Kamani Marg. Ballard Estate. Bombay 400 038 ; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13 ; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2. B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Unit, Ministry of Education and Culture, Ex. AFO Hutments, Dr. Rajendra Prasad Road, Nouvelle-Delhi-110001 ; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016 ; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomali N° 300 ; B.P. 1533, Téhéran ; Kharazmie Publishing and Distribution Co. 28 Vessal Shirazi St Enghélab Avenue, P.O. Box 314/1486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** A.B.C. Bookstore Ltd, P.O. Box 1283, 71 Allenby Road, Tel Aviv 61000 — **ITALIE.** Lucosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Shuhwa Toranomon 3 Bldg, 23-6 Toranomon 3-chome, Minato-ku, Tokyo 105 — **LIBAN.** Librairies Antone, A. Naouf et Frères ; B. P. 656, Beyrouth — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALAISIE.** University of Malaya Co-operative Bookshop, Kuala Lumpur 22-11. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B. P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco » pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 19, rue Oqba, B. P. 420, Agdal, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Bouf Mich », 1, rue Perrimon, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street, Port-Louis. — **MEXIQUE.** Librería El Correo de la Unesco, Actipán 66, Colonia del Valle, Mexico 12 DF — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.**

Instituto Nacional do livro e do Disco (INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, Maputo. — **NIGER.** Librairie Mauclet, B. P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A. S. Narvesens Litteraturløstene, Box 6125 Oslo 6. Universitets Bokhandelen, Universitetsentret, P.D.B. 307, Blindern, Dslo 3. — **PAKISTAN.** Mirza Book Agency, 65 Shahrah Quaid-i-azam, B. P. 729 Lahore 3. — **PARAGUAY.** Agencia de diarios y revistas, Sra Nelly de Garcia Astillero, Pte Franco N° 580 Asunción. — **PAYS-BAS.** Pour les périodiques seulement : Dekker and Nordemann NV, P.O. Box 197, 1 000 AD Amsterdam. Pour les publications seulement : Keesing Boeken B.V., Postbus 1118, 1000 B C Amsterdam. — **PEROU.** Librería Studium, Plaza Francia 1164. Apartado 2139, Lima. — **POLOGNE.** ORPAN-Import, Palac Kultury, 00-901 Varsovie, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie-Przedmiescie N° 7, 00-068 Varsovie. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda. Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM, Export-Import, 3 Calea "13 Decembrie", P.O. Box 1-136/1-137, Bucarest — **ROYAUME-UNI.** H. M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E.1. Mc Carta Ltd., 122 Kings Cross Road, Londres WC1X, 9 DS — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B. P. 20-60, Dakar, Librairie ClairAfrique, B. P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B. P. 1954, Dakar. — **SEYCHELLES.** New Service Ltd., Kingsgate House, P. O. Box 131, Mahé ; National Bookshop, P.O. Box 48, Mahé — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fntzes Kungl. Hovbokhandel, Regeeringsgatan, 12, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Skoigrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postgiron 184692. — **SUISSE.** Toutes publications. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, C.C.P. 80-23383 Librairie Payot, 6, Rue Grenus, 1211, Genève 11. C.C.P. 12 236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B. P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente) ; Zahradnicki Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Evangélique, B. P. 1164, Lomé, Librairie du Bon Pasteur, B. P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B. P. 777, Lomé. — **TRINIDAD ET TOBAGO.** Commission Nationale pour l'Unesco, 18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W.I. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis — **TURQUIE.** Haset Kitapevi A.S., Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscú, G-200 — **URUGUAY.** Edilyr Uruguayua, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YUGOSLAVIE.** Mladost, Ilica 30/11, Zagreb ; Cankarjeva Založba, Zoprtarjeva 2, Ljubljana ; Nolit, Terazije 27/11, Belgrade. — **RÉP. DU ZAIRE.** La librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.

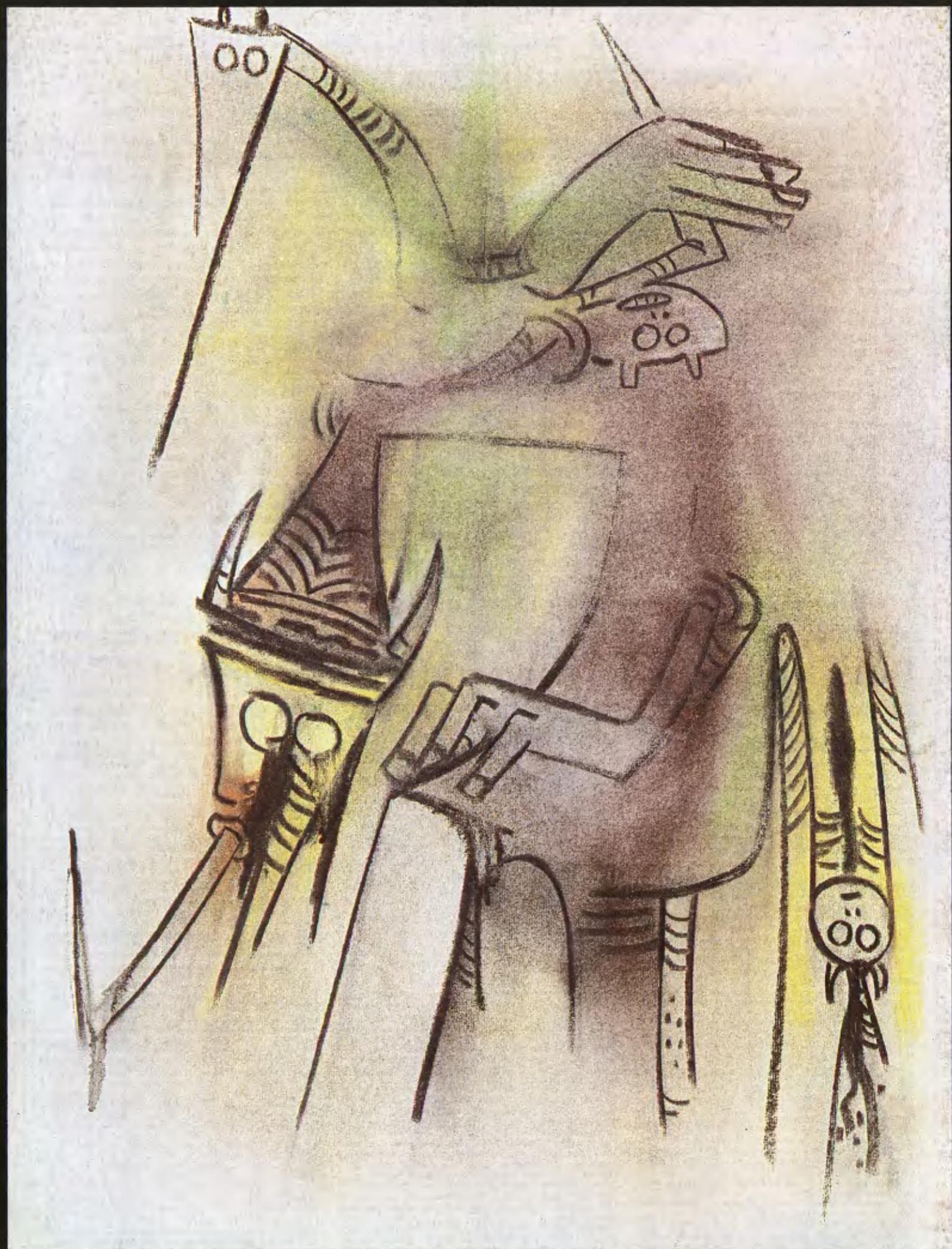


Photo Lou Lam © SPADEM 1982, Paris

« *Le coq de l'Aurore* » (1975)

Pastel de Wifredo Lam (voir page 27)